This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO NEA

Vet. Fr. III B. 2206

TYLER LE COUVREUR.

LIVRES DE FONDS.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt. . . . . . 5 vol. in-8.
Consuelo. . . . . . 8 vol. in-8.
Horace. . . . . . 3 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail. . . . . . 2 vol. in-8.
André le Vendéen. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Château de Ramsber, (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8

S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.
- *Première série.*—**Courtisanne et Sainte.** 2 vol. in-8.
- *Deuxième série.*—**Gabriel Rusconnetz.** 2 vol. in-8.
- *Troisième série.* — **Berthe Frémicourt.** 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.*—**L'Enfant sans Mère.** 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin. . . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD LAFOSSE.

Hélène de Poitiers. . . . . . 2 vol. in-8.
Un Lion aux bains de Vichy. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée. . . . . . 2 vol. in-8.
Les trois Aristocraties . . . . . 2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom. . . . . . 2 vol. in-8.

Andalousia, par LOTTIN DE LAVAL. . . . . 2 vol. in-8.
Les Comtes de Montgommery, par LE MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
Le Cabaret de Ramponneau, par AMÉDÉE DE BAST. . . . . 2 vol. in-8.
Les Brodeuses de la Reine, par ERNEST ALBY. . . . . 2 vol. in-8.
L'Échelle de Soie, par HYPPOLYTE LUCAS. . . . . 2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, par BARGINET (de Grenoble). . 2 vol. in-8.
Fleur d'Épée, par A. de KERMAINGUY. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Vouivre, par LOUIS JOUSSERANDOT. . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, par PAUL FÉVAL. . . . . 2 vol. in-8.
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par CHARLOTTE DE SOR. . . . 2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, par MADAME SOPHIE PANNIER. . 2 vol. in-8.
Les Deux Amours, par ÉMILE BIGILLION. . . . . 2 vol. in-8.
La Poule aux Œufs d'or, par JULES LACROIX. . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, par JULES DAVID. . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée

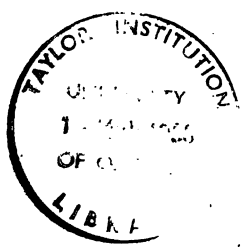
CH. PAUL DE KOCK.

TYLER

LE COUVREUR.

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1844


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY

TYLER LE COUVREUR,

ANECDOTE HISTORIQUE.

Tyler le couvreur.

C'était en l'année 1382; l'Angleterre jouissait alors d'une profonde paix, d'une entière tranquillité, et, comme le dit si bien La Bruyère : « Quand le peuple est « paisible, on ne voit pas par où le calme

« peut sortir; et, quand il est en mouve-
« ment, on ne comprend pas comment
« le calme peut y rentrer. »

Mais il suffit souvent d'une cause légère pour amener un incendie qui produit un embrasement général, ici, encore, l'insolence d'un simple commis produisit un grand mouvement populaire, dont la Grande-Bretagne a dû garder le souvenir.

Le roi Richard II avait établi un nouvel impôt qui frappait sur toutes les personnes : du moment que l'on avait passé l'âge de l'adolescence, que l'on était considéré comme homme ou femme, en état de gagner soi-même sa vie, il fallait payer l'impôt, payer parce que l'on vivait, parce que l'on respirait l'air épais et brumeux

de la Grande-Bretagne, et que l'on avait l'honneur d'être sujet ou sujette de Richard II. Cet impôt faisait probablement partie des contributions directes.

La femme de *Tyler*, couvreur du comté Dartford, était au moment de payer l'impôt pour elle, son mari et ses domestiques (car Tyler était un couvreur aisé qui ne vivait pas misérablement). Mais elle ne voulait pas payer pour sa fille, qui n'avait que douze ans à peine, prétendant que la loi ne l'atteignait pas encore, et que, jusqu'à ce qu'elle fût femme, elle n'était point sujette à la contribution, et pouvait respirer sans payer. Le commis, chargé de recevoir cet impôt, était un homme méchant, brutal, aimant à vexer les malheureux, à faire couler des larmes, et toujour

insensible aux prières du pauvre, aux supplications de l'indigent.

Il était désolé lorsque ceux chez lesquels il allait réclamer la taxe avaient leur argent tout prêt à donner; car, alors, point de sujet de vexations, point de menaces à proférer, de prières à repousser : il fallait s'éloigner sans avoir vu répandre des pleurs, et le percepteur n'était point satisfait.

Un auteur a dit : « Chacun prend son « plaisir où il le trouve. » Mais il y a malheureusement trop de gens dont les plaisirs ne sont point généreux : la femme de Tyler était d'une humeur peu accommodante; elle venait de payer, et indiquait déjà au commis la porte de sa maison, lorsque celui-ci aperçoit la petite Betzy, la

jeune fille du couvreur : cette charmante enfant n'avait encore que douze ans et quelques mois; mais, pour la taille, les formes et l'élégance, elle paraissait quinze ans accomplis. Figurez-vous une blonde et jolie tête, un teint blanc et rosé tout à la fois, des yeux bleus, gracieux et doux, enfin des dents semblables à des perles : telle était cette jeune fille; c'était l'idéal de la beauté anglaise, c'était un de ces types que l'on retrouve, et devant lesquels on aime tant à s'arrêter, lorsque l'on considère un portrait de *Court* ou de *Lawrence.*

Il s'arrête, examine Betzy, et prétend qu'on n'est pas quitte avec lui puisqu'on n'a pas payé pour elle.

— « Ce n'est encore qu'un enfant, »

répond la mère de Betzy en souriant à sa fille.

« — Oh! c'est bien une femme! » répond le percepteur. Et aussitôt, avec un sourire farouche, il s'approche de la jeune Betzy, lui prend le bras, et se dispose à l'attirer vers lui : mais déjà la mère s'était précipitée entre sa fille et le commis, et, poussant un cri de désespoir, lui avait dit, avec cet accent qui part de l'âme : « — Ah! « vous ne voudriez pas faire le moindre « outrage à mon enfant! »

Sans avoir égard à la prière d'une mère, aux larmes qui coulent déjà dans les yeux de la jeune fille, l'homme sans pitié va de nouveau s'emparer de l'enfant, lorsqu'une main, bien autrement forte que celle d'une

femme, le repousse et le précipite durement sur le carreau.

Tyler travaillait à la couverture d'une maison voisine; mais il avait entendu le cri de sa femme, les supplications de sa fille : prompt comme la foudre, il était arrivé pour les secourir contre les violences du comnis. Celui-ci, furieux d'avoir été terrassé, se relève, et va pour frapper Tyler avec l'arme qu'il portait : le couvreur évite le coup, et, saisissant un de ses outils, fend la tête au commis.

Tous les habitants de l'endroit sont bientôt instruits de cet évènement : le peuple applaudit au courage de Tyler, et jure de le défendre, de faire cause commune avec lui.

A partir de ce moment, Tyler le couvreur voit si bien grossir le nombre de ses défenseurs, de ses partisans, qu'en peu de jours il se trouve à la tête de plus de cent mille hommes, qui le reconnaissent pour leur chef, et jurent la mort de tous les fermiers collecteurs d'impôt, de tous les gens de loi; enfin, l'effervescence va si loin, que toute personne sachant lire et écrire, ou qui portait une écritoire dans sa poche, était sur-le-champ mise à mort lorsqu'elle tombait entre leurs mains : c'était porter un peu loin le ressentiment. Mais un homme est rarement juste lorsqu'il est en colère : comment voulez-vous que des masses d'hommes irrités entendent raison? C'est pour cela qu'il est dangereux d'irriter les masses.

Le roi, ayant été informé de ces évène-

ments et de l'épouvante que ces furieux répandaient sur leur passage, voulait aller lui-même à leur rencontre, afin de s'entendre avec Tyler. L'archevêque de Cantorbéry détourne Richard de ce dessein, en lui disant qu'un grand monarque : « ne doit point se commettre avec de vils « factieux. »

Les rebelles, ayant eu connaissance de la conduite de l'archevêque de Cantorbéry, jurent de l'en punir, et marchent droit sur Londres. C'est en vain que le lord-maire essaie de leur en fermer la porte; Tyler les guide, Tyler est invincible, et, d'ailleurs, le peuple de Londres accueille avec confiance les rebelles, car il partage leur haine contre les impôts et les collecteurs. D'ailleurs, Tyler et les siens ne se permettaient aucun pillage; bien au con-

traire, ils punissaient, sur-le-champ, de mort celui d'entre eux qui se rendait coupable de la plus légère vexation.

Après avoir brûlé le palais du duc de Lancastre, le plus bel édifice de Londres; Tyler craignant qu'on ne leur soupçonnât le projet de le piller, fit publier qu'il était défendu, sous peine de la vie, de s'approprier la moindre chose prise dans le palais, et que l'argenterie immense qui s'y trouvait devait être brisée et jetée dans la Tamise.

Les rebelles auraient fait subir le même sort à la Tour de Londres, si le roi n'eût enfin consenti à venir lui-même entendre leurs propositions : mais lorsque ce prince parut, les portes de la Tour ayant été ou-

vertes, Tyler, et les siens, entrèrent pêle-mêle, avec les gardes et la suite du roi.

La garnison de cette forteresse n'était que de douze cents hommes, et se composait de gens d'armes et d'archers : elle n'osait rien entreprendre contre la troupe de Tyler, qui allait et venait librement partout; mais ces rebelles, qui, jusqu'alors, avaient gardé quelque frein, ces hommes qui, en se présentant comme redresseurs de torts, comme vengeurs de la tyrannie, devaient bien se garder d'être tyrans eux-mêmes, ne tardèrent point à perdre toute retenue, à se porter aux plus coupables excès! Tant il est vrai que dans les révolutions les passions se mêlent à la politique, et qu'après avoir commencé

d'agir pour sa patrie, on finit bientôt par ne plus agir que pour soi.

L'archevêque de Cantorbéry fut découvert au fond d'une chapelle, où il était en prières : les rebelles le traînèrent jusqu'à l'esplanade de la Tour, où il fut mis à mort; le grand trésorier et le confesseur du roi subirent le même sort.

La troupe de Tyler étendit ses cruautés jusque sur les étrangers, et surtout les Flamands; pour les reconnaître, Tyler faisait prononcer, à ceux qu'il soupçonnait tels, deux mots anglais qui ont beaucoup de ressemblance avec deux mots de la langue flamande : ils ont la même signification et, cependant, rendent un son différent; ce qui fait qu'il est extrêmement difficile aux Flamands de les prononcer

absolument de la même manière que les Anglais. Ces deux mots en anglais : *Breed and cheese*, et en flamand : *Brod an kase*, signifient : du pain et du fromage. Dès qu'on ne les prononçait pas bien au gré des rebelles, Tyler arrachait le bonnet au malheureux qui venait de parler, et il était livré au supplice.

Certes, le pain et le fromage jouaient là un vilain rôle, et pour lequel ils n'ont point été faits.

Cependant, le roi avait eu des entrevues avec les rebelles, et leur avait, en vain, demandé une suspension d'armes : Tyler s'y refusait, et insistait sur plusieurs points que Richard ne pouvait accorder. Le couvreur voulait que le roi lui donnât une

commission pour faire couper la tête à tous les gens de loi : il avait même juré qu'il n'y en aurait plus d'autres en Angleterre que celles qu'il aurait établies : maître Tyler devenait despote à son tour.

Enfin, une nouvelle entrevue fut accordée par le roi au chef des rebelles : celle-là eut lieu dans une vaste plaine où toute la troupe de Tyler était rassemblée.

Le couvreur était à cheval lorsqu'il s'avança près du roi, et il s'approcha si près du prince, que la tête de son coursier alla heurter contre la tête du cheval richement caparaçonné de Richard.

« Sire roi, » dit Tyler, « vois-tu

tout ce monde, là-bas?.... » et le couvreur indique sa troupe qui n'était qu'à peu de distance.

« — Oui, sans doute, dit Richard; je « vois tes amis, qui sont aussi tes su- « jets.... Quel est ton but.... que voulez- « vous?..... »

« — Tous ces gens sont à mes ordres, et « ils ont juré de m'être dévoués jusqu'à la « mort, de faire enfin tout ce que je leur « commanderai!.... »

Richard ne répondit rien, mais sa figure n'exprimait aucun trouble : il écoutait avec le plus grand calme Tyler, qui reprit :

« Je te déclare qu'ils ne se retireront « point que tu ne leur aies donné les char- « tes qu'ils demandent ! »

Richard se disposait à faire entendre à Tyler qu'il était prêt à faire rendre justice à ses sujets, lorsque le couvreur trouva mauvais que sir *John Newton*, qui portait l'épée du roi, fût à cheval en sa présence; il l'appela traître ! en le menaçant de son poignard . le chevalier tira aussitôt le sien, et s'apprêtait à s'en servir, lorsque le roi, l'arrêtant, lui ordonna de descendre de cheval et de remettre son poignard à Tyler.

Le couvreur n'est point satisfait de cette marque de condescendance, il veut avoir aussi l'épée que porte le chevalier, il ose porter sa main dessus.

« C'est l'épée du roi! » s'écrie sir John Newton, « tu n'es pas digne de la toucher, « et si nous étions seuls, tu n'oserais pas « renouveler ta demande.

« — Je n'oserais, » dit Tyler furieux, « ah! j'oserai bien davantage! car je jure « devant ton roi, devant ton maître, de « ne point manger que je ne t'aie fait sau- « ter la tête! »

En disant ces mots, le couvreur se disposait à fondre sur le chevalier, lorsqu'il vit arriver le lord-maire de Londres, suivi d'un grand nombre de gentilshommes et d'écuyers, qui, alarmés de la position du monarque, venaient pour lui prêter main-forte.

« Sire, » s'écria le lord-maire, « il se-

« rait aussi honteux qu'inouï de laisser « assassiner un si vaillant chevalier en « présence de son souverain. Permettez- « moi de punir cet insolent rebelle. »

Le roi fit signe au lord-maire d'arrêter le coupable ; avant qu'on en eût le temps, Tyler avait déjà enfoncé son poignard dans le sein de John Newton, mais presqu'au même moment la masse d'armes du maire écrasait sa tête, et le chef des rebelles, renversé de dessus son cheval, tombait sans vie aux pieds de sa victime.

Toute la multitude qui formait la troupe du couvreur remplit alors l'air de ses cris. Richard, la voyant prête à lancer sur sa troupe une grêle de flèches, met son cheval au galop et se présente brusquement aux rebelles, en leur disant :

« Qu'allez-vous faire, mes amis, vou-
« lez-vous tuer votre roi pour venger la
« mort d'un homme qui venait de se dés-
« honorer par un lâche assassinat!.....
« Faites mieux, prenez-moi pour votre
« chef, et je vous promets de vous accor-
« der tout ce qui vous a mis dans le cas de
« prendre les armes. »

Frappés de la noble hardiesse de ce jeune prince (Richard n'avait alors que dix-huit ans), et désarmés par ses prouesses, tous les rebelles obéirent à l'instant même, et se remirent en route pour leur province.

Ce qui paraîtra peut-être aussi surprenant, c'est que le monarque leur tint parole, et rejeta avec une espèce d'indigna-

tion le conseil que lui donnèrent ses courtisans, de faire exécuter au moins quelques-uns des rebelles pour effrayer ceux qui pourraient être tentés de l'imiter.

Ainsi mourut Tyler le couvreur, dont la carrière politique fut courte. Il commença par un acte de justice et finit en commettant lui-même un acte de lâche tyrannie. Suffit-il donc d'avoir un moment la puissance, pour faire ce qu'on a blâmé dans les autres?

PARIS DE MA FENÊTRE.

Paris de ma fenêtre.

D'abord il faut vous dire que ma fenêtre a vue sur le boulevart ; non pas sur cet élégant boulevart, rendez-vous des dandys et de toute la gent fashionable, où se tient tous les jours une seconde Bourse;

où l'on décide la nouvelle que l'on répandra le lendemain, afin d'obtenir sur la rente une hausse ou une baisse tout en admirant un nouvel attelage qui vient de sortir de la rue Laffitte ou du pâté des Italiens.

N'allez pas croire non plus que je sois relégué sur les boulevarts du Marais, devant les rues de la Roquette ou Saint-Sébastien; n'ayant pour perspective que de vieux arbres fort beaux, mais fort tristes; que des contre-allées souvent désertes, et dans lesquelles apparaissent de loin à loin quelques respectables habitants de la rue du *Pas-de-la-Mule* ou des *Trois-Pistolets*. Ce quartier deviendra très gai, très vivant peut-être, lorsque le nouveau théâtre de la porte Saint-Antoine sera en pleine

activité; mais jusque-là vous trouverez bon que je ne m'y arrête pas.

Prenez le milieu entre ces deux positions, et vous serez positivement sur le boulevart Saint-Martin; vous n'aurez ni le dandysme de la Chaussée-d'Antin, ni la tristesse du Marais; mais vous verrez un peu de tout: vous aurez un petit Paris fort gai, fort animé, très varié, un peu bruyant le dimanche, mais très supportable dans la semaine.

C'est une espèce de lanterne magique dont j'ai le spectacle et dont je vais vous décrire quelques tableaux, en supprimant toutefois *monsieur le soleil* et *madame la lune*, parce que je ne les regarde jamais ni l'un ni l'autre, pour ne point me faire mal aux yeux.

Plaçons-nous à la lanterne, ou plutôt à ma fenêtre, à sept heures du matin... C'est le premier tableau.

Alors le boulevart est presque calme; les boutiques ne sont pas encore ouvertes, car quelles sont en général les boutiques du boulevart? Des magasins de nouveautés, des marchands d'estampes, de gravures, de livres, de jouets, de bonbons; des fabricants de billards et autres objets que l'on va rarement acheter à sept heures du matin; c'est pourquoi tous ces marchands ne se pressent point d'ouvrir leur boutique : ils savent que les personnes qui leur achèteront ne se mettent pas en route de si bonne heure.

Vous remarquerez que les épiciers et les marchands de vin sont fort rares sur cette

promenade; les coins de rue sont spécialement affectés à ce genre de commerce, ce qui est fort heureux pour les boulevarts.

En revanche, cette promenade a une multitude de cafés. Pour ma part, j'en ai un sous moi, un en face, un à ma droite, deux à ma gauche; j'en aperçois encore deux un peu plus loin. Sans sortir de mon boulevart, je puis entrer dans dix cafés. On peut juger d'après cela du grand nombre de ces établissements dans Paris. Voilà qui donne un nouveau démenti au pronostic de madame de Sévigné, qui annonçait que « le café passerait comme Ra-« cine, ou que Racine passerait comme « le café. »

Comme ces établissements deviennent chaque jour plus brillants, plus élégants,

plus riches... (à la vue du moins); comme les yeux y sont fatigués par l'éclat des glaces, des dorures et du gaz, vous comprenez que les propriétaires de ces fastueux caravansérails ne se lèvent pas comme le marchand de vin et l'épicier qui vendent le petit verre au commissionnaire. Les garçons, fatigués d'avoir veillé tard, suivent l'exemple de leur maître; c'est pourquoi à sept heures du matin les cafés ne sont pas ouverts.

Les fiacres, les cabriolets sont encore rares, ce qui donne à ce moment un calme qui étonne même ceux qui passent. Déjà l'ouvrier matinal court à son travail, en tenant sous son bras le tiers d'un pain de quatre livres, qu'il mangera à son déjeûner, et avec lequel l'homme du monde ferait six repas. Mais les gens qui se lèvent

de bonne heure ont ordinairement bon appétit.

Voici les manœuvres retardataires; ceux qui n'ont pas d'ouvrage ou qui sont à leurs pièces; puis ceux qui flânent au lieu de travailler.

Deux hommes s'accostent; il est aisé de voir que ce sont deux ouvriers. Mais l'un est propre; sa veste a des boutons, sa casquette est posée de manière à couvrir sa tête, enfin il a des bas dans ses souliers et son pain sous son bras; l'autre a un mauvais bonnet rouge mis sur l'oreille, en tapageur; il est tout débraillé; son pantalon même semble ne pas tenir sur lui; enfin, il a à la bouche un *brûle-gueule* (c'est le mot consacré). Ecoutons leur

conversation ; c'est le second qui commence :

« Où donc que tu cours comme çà, « Poulard ? une minute donc..... on ne « passe pas devant les amis sans faire une « pose.

« Tiens, c'est toi, Balochet ; tu te pro- « mènes les mains dans tes poches..... « est-ce que tu fais le mercredi aussi, « toi ?...

« — Ah ! ma foi, la semaine est trop « avancée. C'est pus la peine de la com- « mencer. Viens donc arroser la conver- « sation...

« — Pas possible... je suis déjà en re- « tard et l'ouvrage presse...

« — Viens donc... as-tu peur d'être
« grondé, clampin?...
...
« — J'ai besoin de travailler..... j'ai
« quatre enfants à nourrir.

« — Eh bien! et ta femme, est-ce qu'elle
« ne doit pas veiller à çà?... est-ce que
« c'est dans la dignité de l'homme de
« s'occuper des mioches?... Vois-tu, Pou-
« lard, il faut toujours que l'homme con-
« serve sa dignité... Je suis pour les idées
« nouvelles, moi!...

« — Et moi je pense à nourrir mes en-
« fants, vu que ma femme a ben assez à
« faire de les débarbouiller, de les soigner
« et de nous préparer la pâtée à tous.

« — Est-ce que ce n'est pas l'état de la « femme de balayer les chambres et de « nourrir la marmaille?... Dieu! Poulard, « que t'es arriéré pour ton époque!..... « Viens donc chez le marchand de vin... « c'est moi qui paie...

« — Merci, je ne peux pas.

« — Tu fais encore un fameux *fai-* « *gnant!*... T'aurais besoin d'être éclairé « de mes lumières, Poulard; vois-tu... « il faut connaître ses droits et sa digni- « té... les hommes doivent commander « et se promener, et s'occuper de poli- « tique toutes les fois qu'ils en auront « l'envie.

« — Et les enfants mourront de faim « pendant ce temps-là...

« — Est-ce que les femmes ne sont pas « responsables... tu ne comprends donc « pas!... moi, vois-tu, je suis pour le « respect de mon autorité, et je suis sus- « ceptible d'aller très loin...

« — Tu me diras le reste un autre « jour... adieu ! Bulophet.

« — Écoute donc, Poulard!... »

L'ouvrier qui travaille est déjà loin ; celui qui flâne hausse les épaules et se dirige du côté d'un marchand de vin, en murmurant : « Il n'y a pas moyen de faire « entendre le raisonnement à cet être là... « on n'en fera jamais rien. »

Ces deux hommes sont remplacés par de jeunes filles qui, avant de se mettre à

l'ouvrage, viennent chercher leur tasse de lait pour le déjeûner quotidien.

Voyez cette grosse paysanne, à la mine joufflue, aux joues vermeilles et rebondies: elle arrive tous les matins de Noisy-le-Sec avec son âne, chargé de boîtes de fer-blanc pleines de lait et de quelques petites cruches, dans lesquelles on veut nous persuader qu'il y a de la crême. L'âne est placé chez un gardien, car les ânes n'ont pas la permission de stationner au coin des rues ou des boulevarts: on a craint l'affluence.

La laitière est établie contre une maison voisine; elle est entourée de ses boites et de ses cruches. Il y a un moment de presse où elle ne sait à qui répondre : toutes ces jeunes filles, toutes ces bonnes veulent être esrvies en même temps.

« — Mon lait, Thérèse, je suis pressée.

« — Mon lait, Thérèse, j'ai travaillé « très tard cette nuit, et j'ai besoin de « prendre mon café.

« — La laitière! vous ne m'avez pas « donné ma mesure.

« — Et moi donc, je n'ai pas eu ma « petite goutte.

« — Moi, mon lait à tourné hier, çà « m'a rendu bien malheureuse! »

La laitière, toujours calme au milieu de ce déluge de paroles, n'en va pas plus vite, sert chacune de ses pratiques, en assurant

que son lait est toujours excellent (quand il tourne, c'est la faute des vaches), et après s'être débarrassée de la foule qui l'assiège, donne un sourire à un assez beau garçon, en costume très léger, qui s'est arrêté devant elle.

C'est le garçon boulanger qui vient de porter du pain aux pratiques de son bourgeois. Vous saurez que le garçon boulanger aime beaucoup à rire et qu'il a ordinairement un faible pour les laitières, qu'il se croit très séduisant et qu'il fait des calembourgs.

Les laitières ne comprennent pas les calembourgs, mais elles rient de confiance, et le mitron a toujours sa petite cruche particulière lorsque par hasard il veut prendre du café.

Mais le tableau devient plus animé. Paris s'éveille ; les boutiques s'ouvrent ; les jeunes marchandes se montrent sur leur porte, encore en papillottes, en fichu du matin, et déjà curieuses de voir si leurs voisines ont étalé quelques marchandises nouvelles.

Les portiers et les portières se dessinent de distance en distance, comme les réverbères. Appuyés sur leur balai, ils écoutent les bonnes, et leur distribuent les nouveaux cancans qu'ils ont pu recueillir. Le portier de Paris est essentiellement cancanier, mauvaise langue. J'en sais un qui s'amusait à écrire des lettres anonymes aux locataires de sa maison, et comme il voyait bien des choses, il mettait la discorde dans les ménages, au lieu de balayer le devant de sa porte.

Mais l'heure avance : le garçon boulanger reprend son panier plein de pains, et qu'il a déposé près des cruches de la laitière. Il fait à la grosse marchande un des sourires les plus séducteurs ; elle lui répond avec gaité, et puis ils se séparent ; lui, pour porter son pain, elle, pour rassembler ses cruches vides.

La laitière est partie ; elle va reprendre son âne et retourner à Noisy-le-Sec ; la laitière ne connaît de Paris que la route qui mène à la place où elle vend son lait.

Maintenant ce ne sont plus les ouvriers, ce sont les employés que nous voyons passer.

L'un marche vivement, son petit pain

dans sa poche, l'habit boutonné jusqu'au menton, et parlant tout seul comme un vaudevilliste.

L'autre se dandine, flâne, regarde dans chaque boutique, s'arrête quand deux chiens se battent, et devant une maison qu'on bâtit, et à chaque colonne-affiche.

Il y en a qui filent comme des fusées, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'air très affairé, des rouleaux de papier sous le bras, toujours bien brossés, bien cirés. Généralement l'employé est bien tenu.

Mais le moment de l'employé passe vite. Voici maintenant les personnes qui sortent pour leurs affaires, leur commerce. Mise négligée, bottes crottées, cela se reconnaît

tout de suite. S'il fait mauvais temps, ces personnes là seront sans parapluie, tandis que le commis de bureau ne marche pas sans cela, pour peu que le ciel soit nébuleux.

Les petites boutiques viennent étaler sur le boulevart.

Là, c'est de la porcelaine; théières, assiettes, tout semble à très bon marché; mais vous ne faites pas attention que ces pièces sont de rebut, et qu'elles ont toutes quelque défaut.

Quels sont ces messeurs en redingote boutonnée jusqu'au menton, et coiffés avec des casquettes dont la visière leur descend presque sur le nez? A leur accent, au cachet national empreint sur leur phy-

sionomie, vous devez sur-le-champ reconnaître des descendants du grand Abraham, des fils d'Israël, de cette nation si longtemps persécutée et qui n'en fait pas moins son chemin dans le monde. En général les gens que l'on persécute acquièrent toujours ou de la gloire, ou de la fortune. Les Juifs sont nés commerçants, et ce n'est point un reproche que je prétends leur faire, bien au contraire, c'est un éloge que je leur adresse ; car le commerce est la seule véritable richesse qu'il y ait au monde. Toutes les autres sont de convention. L'or, l'argent et les billets de banque n'ont de la valeur que parce que nous voulons bien leur en donner. Mais le commerce qui fait mouvoir tout cela, qui donne de l'activité à tant de millions d'hommes, qui fait voyager d'un pôle à l'autre les produits de nos fabriques et les denrées de nos climats, voilà la richesse qui n'est pas

de convention et qui donne la vie aux autres.

Nous disons donc que les descendants d'Israël sont nés commerçants, comme les Italiens sont nés musiciens, les Anglais penseurs, les Allemands fumeurs, et les Français moqueurs. A l'âge de huit ou neuf ans, vous voyez des petits garçons juifs qui se promènent avec un éventaire devant eux, ils ont commencé par trouver une épingle. Ils en ont cherché d'autres ; lorsqu'ils en ont amassé un cent, ils commencent à s'établir : c'est-à-dire à se faire marchands d'épingles ; et, au bout de quelques années, ces petits marchands ambulants auront une boutique ; un peu plus tard, des magasins, puis des commis, et peut-on savoir où cela s'arrêtera !... Mais

revenons à ces messieurs qui viennent de stationner sur le boulevart.

L'un d'eux sort de dessous sa redingote une espèce de pliant en bois sur lequel il pose une boite plate et carrée, dont le dessus se relève et laisse voir une foule de bagues et d'épingles avec des pierres de toutes les couleurs ; vous voyez que cela fait tout de suite une boutique. Ce monsieur se met à crier :

« Voyez, messieurs, mesdames, choi-
« sissez dans la boutique. Tous bijoux fins,
« pierres fines, montés en or... C'est con-
« trôlé, messieurs, le contrôle y est, vous
« pouvez vous en assurer... on ne veut
« pas vous tromper... A trente sous des
« bagues en or... C'est par suite d'une fail-
« lite, c'est pour rien, profitez de l'occa-
« sion. »

Pendant que ce monsieur fait ainsi l'éloge de sa marchandise, deux de ses camarades, chargés du rôle de compère, sont arrêtés devant la petite boutique qui a été déposée juste au milieu du boulevart ; ils semblent très occupés à choisir des bagues et des épingles. Ils les admirent, ils s'extasient. Puis ils fouillent à leur poche, tirent une pièce de cinq francs, se font rendre de la monnaie, et tout cela dure très longtemps, parce que l'on espère que cela attirera quelques badauds, quelque jobard qui se laissera entraîner par l'exemple et voudra faire cadeau d'une bague à sa femme ou à sa fille. En effet, les badauds s'arrêtent, regardent, écoutent, mais très peu achètent. Le Parisien devient difficile à attraper.

Mais, outre les compères qui entourent

la boutique et font semblant d'acheter; il y en a d'autres placés de distance en distance sur le boulevart ; ce sont des vedettes chargées de donner l'alarme, dès qu'un sergent de ville ou un agent de police se montre à l'horizon. Il paraît que les bijoux si bien contrôlés craignent beaucoup les regards de l'autorité; car, aussitôt qu'une vedette donne l'alarme, il faut voir avec quelle dextérité le marchand de bijoux ferme sa botte, relève son pliant, fait disparaître sa boutique et se sauve à travers les passants et les promeneurs. J'en ai vu, dans leur précipitation, laisser tomber une partie de leur marchandise et ne pas vouloir s'arrêter pour la ramasser.

Ceci vous prouve qu'il existe à Paris de singulières industries, et que tout ce qui reluit n'est pas or.

Les voitures, les cabriolets se croisent ; les omnibus, les algériennes passent presque à chaque instant. Il devient si facile et si peu coûteux de faire ses courses en voiture, que je suis étonné de voir encore autant de piétons dans Paris.

Il est deux heures, le tableau est à son apogée. Quel mouvement, quelle variété, quels contrastes dans ces figures, dans ces personnages ! Là, de jeunes et jolies femmes, élégantes, gracieuses, sortant pour se promener, pour faire admirer leur figure et leur toilette ; ici, la pauvre rentière s'enveloppant avec peine dans un vieux châle usé.

Puis un jeune homme moyen-âge, ayant de belles moustaches qui rejoignent

d'énormes favoris, une royale au menton, un chapeau dont la forme est un peu pointue du bout, et sous lequel flottent des cheveux bouclés et frisés avec soin. Là-bas un particulier en veste de velours, pantalon pareil, pas de gilet, et très peu de boutons de mis au pantalon et à la veste, avec cela une chemise ouverte qui laisse voir la poitrine de ce monsieur, et qui nous apprend que cet individu a beaucoup de ressemblance avec un ours, connaissance dont nous nous serions bien passé.

Et ce personnage débraillé, dont la figure est avinée et la démarche chancelante, parle tout haut, chante même assez souvent en marchant, et il affectera de tenir

les propos les plus libres, de faire entendre les paroles les plus indécentes, lorsqu'il passera près d'une femme qui aura l'air honnête, ou près d'une jeune fille au maintien modeste, et il ne se trouvera personne pour arrêter un tel misérable ! Est-ce que ces gens qui veulent nous souffler au visage leurs vices, leur infâmie, leur haleine empestée, ne sont pas aussi punissables que ces petits marchands non patentés ? En France, on n'est pas assez sévère pour ce genre de délits qui devient extrêmement commun, depuis que nous avons le bonheur d'avoir la liberté que tant de gens traduisent par la licence.

Mais quel est ce vieux couple qui débouche par le coin du boulevatr, et semble

vouloir tout renverser sur son passage?

La femme est fort laide; mais en revanche elle a l'air très désagréable. Elle est grande, maigre, longue, sèche et jaune; elle a un immense chapeau sur lequel il y a des fleurs, des plumes, des marabouts; de la blonde et de gros nœuds de rubans; ce chapeau-là doit bien fatiguer la personne qui le porte, et lorsque le vent s'engouffre dans tout cela, il faut nécessairement que cette dame ait quelqu'un qui la retienne à terre, sans quoi son chapeau lui ferait faire une ascension.

Mais nous n'avons pas encore tout vu. Sous le chapeau il y a un bonnet, et ce bonnet est orné de fruits artificiels. Vous

savez que la mode a pendant quelque temps remplacé les fleurs par les fruits, cette dame aura probablement trouvé que cela allait très bien à sa physionomie, car elle a sur chaque côté des joues une grappe de raisin et sur le front un paquet de groseilles rouges. Figurez-vous maintenant cette vieille et maigre figure jaune entourée de raisin, de groseilles, couverte de plumes et de fleurs, et vous ne serez pas étonné si tout le monde se retourne en passant près de cette dame, et si quelques personnes s'écrient :

« Qu'est-ce que c'est que cela... avez-
« vous vu ce grand corps qui vient de pas-
« ser ?

« — Oui, cela m'a fait peur... on dirait « une momie qui marche.

« — Moi cela m'a fait l'effet d'un singe « déguisé en femme.

« — C'est quelque dame étrangère qui « prend l'air pour sa santé.

« — Ah ! Dieu, elle a l'air bien mala- « de. »

Et la grande dame, qui entend quelquefois ce que l'on dit d'elle, jette des regards furibonds sur la foule et serre le bras de son mari, en lui disant t

« Marchez donc, monsieur Mollet, vous « nous faites rester au milieu de ce petit « monde... on me volera mon cachemire « sur mes épaules, et certes ce n'est pas « vous qui courrez après le voleur. »

M. Mollet est un homme court, replet, rouge, cagneux, qui porte constamment sur lui un maillot entier en flanelle, et par là-dessus deux chemises, un caleçon en finette, un pantalon en cuir de laine, deux gilets, un habit, une redingote et un paletot. Vous comprenez que cette grosse masse a beaucoup de peine à se remuer ; quand M. Mollet veut chercher son mouchoir dans sa poche, il commence par soupirer, puis il s'arrête, lâche le bras à sa femme, lui donne sa canne à tenir et tâche

de faire usage de ses mains, mais il n'est jamais bien certain dans laquelle de ses poches il a mis son mouchoir, et l'examen en est tellement long que madame Mollet y met souvent fin en prêtant son mouchoir à son mari qui le prend d'un air reconnaissant en murmurant :

« Merci, bobonne... je ne te le salirai « pas, ce n'est que de l'eau. »

M. Mollet reprend sa canne et le bras de sa femme; le vieux couple se remet en marche : la dame, persuadée qu'on doit se ranger devant elle parce qu'elle porte sur ses épaules un véritable cachemire des Indes; le mari, aussi bête que sa moitié, et

croyant que tout le monde admire sa belle épingle en diamant et sa belle canne à pomme d'or.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces gens-là ne sont ni comtes, ni marquis. La vraie noblesse peut être altière, fière, orgueilleuse, mais elle n'est jamais ridicule.

La Rochefoucault a dit : « L'accent du « pays où l'on est né demeure dans l'es« prit et dans le cœur comme dans le lan« gage. »

Moi, je crois que l'on garde aussi l'*accent* de l'état que l'on a exercé, celui-là

demeure dans les manières et dans la tournure, comme dans le langage.

Ce monsieur et cette dame sont d'anciens boulangers retirés du commerce avec trente mille francs de rente. Certainement on peut être fort estimable tout en vendant du pain et des flûtes, mais il ne faut pas ensuite vouloir se donner des airs impertinents.

Laissons passer le vieux couple. Regardons ces enfants que conduit une bonne ; ces enfants si frais, si roses, si gentils, qu sautent et bondissent avec tant de plaisir devant chaque étalage de jouets. Le petit garçon a un cerceau, il veut le faire ma-

nœuvrer à travers cette foule incessante qui lui barrera souvent le passage. La petite fille a une balle qu'elle jette devant elle pour avoir le plaisir de courir après. Mais elle n'a que trois ans, et sa bonne ne devrait pas la laisser courir seule ; malheureusement pour l'enfant, la bonne vient de rencontrer une payse, et il est bien plus agréable de savoir des nouvelles de son *endroit* que de courir avec un enfant pour attraper une balle.

Cinq minutes ne se sont pas écoulées, et le petit garçon est renversé en voulant ravoir son cerceau qui est dans les jambes d'un maçon, et la petite fille tombe sur le nez en courant trop fort après sa balle.

Des passants ramassent les enfants que la bonne n'entendait même pas crier, parce que la payse lui contait le mariage de son frère Jean Louis avec la fille du meunier. Enfin quelqu'un lui fait apercevoir les deux enfants qui pleurent, en lui demandant s'ils sont avec elle. Alors la bonne court au petit garçon et à la petite fille ; elle les gronde tous les deux ; elle leur promet le fouet s'ils disent à leur maman qu'ils sont tombés, et les enfants, le cœur gros, le visage barbouillé de poussière, promettent à leur bonne de ne rien dire ; alors celle-ci, pour les guérir de la bosse qu'ils ont à la tête, les conduit vers le marchand de coco et leur dit : « Je vais « vous régaler. »

Le marchand de coco est un être clas-

sique, comme le marchand de plaisirs, et les enfants sont classiques, car ils aiment toujours le plaisir et le coco.

Il n'y a point de bonne fête populaire, de spectacle gratis, de queue à un théâtre, de revue au champ-de-Mars, de foire aux environs de Paris, de cortège sur les boulevarts, sans que le marchand de coco y soit. Voyez-le avec sa fontaine argentée, bien polie, bien brillante, et puis les fleurs, les pompons, les grelots, les sonnettes qui pendent après; c'est une petite Samaritaine ambulante.

Le marchand de coco a ordinairement le nez aussi rouge que son tablier est blanc,

ce qui ferait croire que l'honnête industriel ne se désaltère pas avec sa marchandise, et qu'il ne mange pas son fonds. Mais son air est avenant, sa démarche assurée, malgré la fontaine qu'il porte sur ses épaules; il crie d'une voix un peu aigre quelquefois :

« Qui veut boire? à la fraiche, qui « veut boire? » mais il accompagne cela en secouant les sonnettes et les gobelets, ce qui produit une petite musique turque fort agréable. Je suis surpris qu'on n'ait pas encore employé le marchand de coco dans les concerts monstres.

Le monde passe toujours. Nous laissons

échapper bien des originaux : d'abord, ce petit monsieur bossu, qui marche en se dandinant avec prétention, lorgnant les dames d'un air malin, et se figurant qu'on ne voit pas la difformité de sa taille, parce qu'il est toujours mis à la dernière mode.

Le monde va plus vite : c'est l'heure du dîner, il est rare qu'à ce moment il ne s'opère pas dans la marche un mouvement accéléré. L'un est attendu par sa femme qui le grondera s'il revient tard. L'autre doit dîner en ville, et il faut qu'il aille d'abord faire sa toilette.

Un cabriolet élégant passe rapidement sur la chaussée, un petit-maître le conduit;

prenez garde, il ne vous criera pas : Gare, Il vous écrasera si vous ne vous rangez pas à temps. Faites donc place, pauvres piétons! ne voyez-vous pas que ce monsieur est un entrepreneur qui, au lieu de payer ses actionnaires, trouve plus agréable de les éclabousser ?

Un moment : voilà une petite femme grosse, courte, ramassée, qui veut rejoindre un omnibus. Le conducteur ne la voit pas, la petite dame est bien malheureuse ; elle ne peut pas crier, parce qu'elle est enrhumée, elle ne peut pas courir, parce qu'elle porte un panier et un carton; elle se place au milieu de la chaussée et joue la pantomime la plus expressive, jusqu'à ce

qu'une grosse voix lui crie aux oreilles : « Rangez-vous donc ! »

Ce sont des Commissionnaires qui font un déménagement ; la pauvre dame est obligée de quitter la chaussée, et d'attendre que la Providence lui envoie un autre omnibus, ce que la Providence fait toutes les cinq minutes.

Mais où va ce couple joyeux, mise bourgeoise, tournure un peu commune ? La femme a un bonnet, l'homme a des anneaux à ses oreilles ; ils poussent de côté tous ceux qui les gênent pour avancer ; ils renverseraient les étalages, les boutiques, les marchands même, plutôt que de ne pas arriver à temps.

Ce sont de petits marchands qui vont au spectacle qu'ils adorent, et où leurs moyens ne leur permettent pas d'aller plus de quatre fois par an. Mais aussi ils ne veulent pas manquer une pièce, une scène, un mot. Ils ont choisi le théâtre où l'on donne le spectacle le plus long, A l'*Ambigu-Comique* il y a sur l'affiche trois mélodrames bien complets, bien fournis. Si un autre théâtre eût donné quatre mélodrames, ils y auraient été; mais comme jusqu'à présent on n'a encore été que jusqu'à trois, nos jeunes gens vont à l'Ambigu.

Ils arrivent avant les pompiers, avant la garde municipale; ils voient poser les barrières pour la queue; ils voient entrer les

ouvreuses; ils sont seuls encore devant le bureau, et, malgré cela, ils ne cessent pas de se dire : « *Pourvu que nous ayons de la « place!* »

Ne nous moquons pas de ces gens-là ! ils auront au spectacle un plaisir que nous ne comprenons pas et que nous ne goûterons plus, nous, blâsés sur les illusions de la scène; nous qui, les trois quarts du temps, n'écoutons pas, et qui voyons l'acteur tandis que ces bonnes gens ne voient que le personnage.

Mais le jour baisse, les cafés s'éclairent, brillent, resplendissent de gaz !... les boutiques deviennent aussi plus belles, et il est

rare que les marchandises étalées ne gagnent pas à être vues aux lumières. C'est le véritable moment de la promenade ; le soir on ne sort plus guère pour ses affaires mais on sort pour son plaisir.

C'est le moment où le mari galant mène sa femme choisir le châle en bourre de soie dont il veut lui faire cadeau ; aussi voyez comme ces dames ont l'air aimable en se penchant au bras de leur cavalier, et en lui désignant, dans un magasin, une étoffe de robe ou de manteau qui est charmante à la lumière.

Voyez aussi les employés qui vont au café faire leur partie de billard ou de do-

mino, et ceux qui s'asseyent dans la barrière, sur le boulevart, pour y prendre de la bière que le garçon a soin de faire mousser, de manière à ce qu'un tiers de la bouteille se répande sur la table.

Comme tout le monde a l'air gai, satisfait, content! en vérité, les habitants de Paris, vus au gaz, semblent bien heureux, et un étranger qui se promène le soir sur nos boulevarts, si brillants par les boutiques et les cafés, si animés par les théâtres, les promeneurs et les marchands ambulants, un étranger doit prendre une idée bien favorable de notre ville et de ses habitants.

Mais l'apparence est souvent trompeuse.

Ces hommes qui sont entrés au café pour se divertir, s'échaufferont avec du punch, se querelleront, et sortiront peut-être pour se battre; ces deux époux qui semblaient si bien d'accord rentreront chez eux en se faisant la moue, parce que monsieur n'a pas voulu satisfaire toutes les envies de madame. Les marchands fermeront leur boutique en se plaignant, parce qu'ils n'auront rien vendu dans la journée, et les pompiers reviendront en jurant contre les spectacles qui finissent trop tard.

Puis, derrière ces jeunes gens qui se promènent en chantant, en riant, à la suite du dîner qu'ils viennent de faire aux *Vendanges de Bourgogne,* un pauvre père de famille ne sait comment rentrer chez

lui, parce qu'il n'a pas de pain à porter à ses enfants, ou un vieillard honteux et tremblant s'approchera de vous sans oser mendier, mais en murmurant quelques mots que vous comprendrez bien vite si vous êtes compatissant. Alors vous sentirez que tout n'est pas joie dans ce qui est devant vos yeux, qu'il y a plus de mouvement que de bonheur dans ce tableau; que les uns veulent afficher un luxe au-dessus de leurs moyens, tandis que les autres se disent gênés pour ne pas être obligeants; qu'il y a plus d'ostentation que d'aisance dans ces magasins si bien éclairés; qu'il y a plus d'ennui que de plaisir chez ces gens qui veulent avoir l'air de s'amuser, et qu'enfin le naturel est ce qu'on rencontre le moins dans une grande ville, où il semble que l'on craigne même de

marcher et de se promener naturellement.

Mais les spectacles finissent : c'est encore un moment de vente pour les pâtissiers ; presque tous les habitués du paradis vont se faire servir de la galette ; on fait un moment queue pour avoir de la marchandise toute chaude. Le commerce de la galette a pris depuis quelques années beaucoup d'extension ; on y fait fortune en peu de temps. Vous pouvez voir tous les soirs, à l'orchestre de l'Opéra-Comique, parmi les abonnés fidèles de ce théâtre, un ci-devant marchand de galette. Cela prouve que, tout en faisant cette pâte ferme, ce monsieur avait du goût pour la

musique ; je suis fâché, seulement, qu'il ne soit pas abonné aux Bouffes.

Le monde devient rare, les boutiques se ferment ; le gaz s'éteint ; quelques cafés brillent encore, mais bientôt ils s'éteignent aussi, et, de tous ces feux qui éclairaient les boulevarts, il ne reste plus que les réverbères qui brillent fort peu et qui éclairent fort mal.

Avant de quitter la croisée, attendez un moment. Je crois que nous allons voir encore quelque chose, car des hommes se promènent là-bas, devant cette grande maison, et ce n'est pas sans intention.

Vous pensez peut-être que je vais vous faire assister à une scène de voleurs? Rassurez-vous, cela n'aurait rien de piquant et de neuf dans une grande ville; vous allez voir quelque chose de plus original.

Tenez : on ouvre une fenêtre au troisième dans la grande maison, un monsieur y paraît et regarde sur les boulevarts; les hommes en bas lui crient : « Va! dépêche-« toi!... »

Pif!.... pan!..... pouf!..... en quelques secondes, trois matelas sont jetés par la fenêtre, puis une couchette, puis une commode, puis deux chaises et deux paquets sont jetés sur les matelas. Tant pis

si les meubles se brisent, on préfère les voir cassés à ce qu'ils soient vendus par le propriétaire. Vous comprenez à présent que vous assistez au déménagement d'un pauvre diable qui n'a pas pu payer son terme, et auquel le propriétaire a signifié qu'il n'emporterait pas ses meubles. Le malheureux locataire a répondu en soupirant : Je ne les emporterai pas.

En effet, il se contente de les jeter par les fenêtres, et ce sont deux de ses amis qui les emportent.

En quelques secondes le déménagement s'est effectué, et le lendemain le locataire sortira de grand matin, mais par la porte,

pour aller rejoindre ses meubles qui sont sortis par la fenêtre.

Vous ne vous doutiez pas peut-être qu'à Paris il se fît des déménagements aussi tard. Mais il s'y fait encore bien des choses que nous n'avons pas vues, et si ces tableaux vous ont amusé, vous pourrez une autre fois en voir la suite en vous mettant à ma fenêtre depuis minuit jusqu'à sept heures du matin.

UNE SOIRÉE CHEZ UN MÉDECIN.

Une soirée chez un médecin.

Il était huit heures du soir ; c'était en hiver ; le temps était humide, l'air chargé de brouillards ; on avait plus froid que quand il gèle ; on ne pouvait pas marcher vite, parce qu'il faisait glissant ; on ne

voulait pas aller doucement parce qu'on respirait le brouillard. C'était un de ces temps tristes, contrariants, par lesquels on a la tête lourde, les nerfs agacés, irritables, l'humeur querelleuse et le caractère très mal fait; c'était un temps à spleen, un temps anglais.

A Paris, tel temps qu'il fasse, il y a toujours mille moyens de se procurer des distractions; à huit heures du soir, vous n'avez que l'embarras du choix. Dix-huit salles de spectacle vous sont ouvertes, qui sont bien éclairées, bien chauffées, et dans lesquelles vous ne vous apercevez pas du brouillard qui règne dehors; et dans ces dix-huit salles je ne comprends pas les petits théâtres de troisième ordre, tel

que les *Lazary*, *Saqui*, *Debureau*, etc., etc. Dans ces derniers, à la vérité, il fait souvent du brouillard; il est chaud au lieu d'être froid, mais n'en est pas plus agréable.

Vous avez ensuite les cafés..... Je n'en ai pas fait le compte, ce serait trop long, mais vous n'irez pas loin sans en trouver un... à moins que vous ne vous amusiez à vous promener sur les boulevarts neufs ou sur les bords du canal; mais par un temps de brouillard je ne suppose que vous quittiez le centre de Paris.

Vous avez encore les concerts..... Aimez-vous la musique? on en a mis par-

tout! les concerts où l'on n'exécute que des contredanses; ceux où l'on ne joue que de la musique savante; ceux où l'on fait tout autre chose que de la musique; ceux où il y a deux cents musiciens qui font du bruit comme quatre; ceux où il y a des chanteurs qui ne chantent jamais ou des instrumentistes qui s'accordent toujours; ceux où les jolies femmes se donnent rendez-vous... ces derniers méritent certainement la préférence, quelle que soit la musique que l'on y exécute.

Vous avez ensuite la réunion de société, d'amis, de connaissances, car enfin, à moins que vous soyez un paria, un ours, un sauvage, vous devez avoir des amis et des connaissances chez lesquels vous pou-

vez passer votre soirée, soit à jouer, soit à causer, soit à observer; vous avez même le droit de n'y rien faire du tout.

Et les cabinets de lecture que j'allais oublier; les cabinets de lecture! cette providence des rentiers, des gobe-mouches, des politiques, des nouvellistes, des niais, des gens qui ne savent que faire de leur temps; où vous pouvez, pour dix centimes (dans beaucoup de cabinets de lecture la séance ne coûte pas davantage); où, dis-je, vous pouvez, pour deux sous, lire une vingtaine de journaux, et peut-être plus; savoir ce que l'on fait en Turquie, en Russie, en Angleterre, en Autriche, en Prusse; avoir des détails sur la dernière représentation donnée à l'Opéra,

et des nouvelles du grand serpent de mer dont on n'a jamais pu voir ensemble la tête et la queue; lire les débats de la Chambre des communes en Angleterre, et savoir quelle sera la couleur des manteaux de dames pour cet hiver; apprendre où en est la question d'Orient, et de quelle manière on peut obtenir un résultat avec le Daguerréotype; savoir combien d'argent on a déposé à la Caisse d'épargnes, et où se vend la dernière pommade du lion, faite avec un des acteurs du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Que de choses vous pouvez savoir pour deux sous! en vérité, il faudrait ne pas avoir deux sous dans sa poche pour se priver de connaître tou cela.

Vous voyez donc bien que, même par un temps triste et nébuleux, on peut toujours s'amuser, se distraire à Paris, à moins d'y mettre de la mauvaise volonté. Mais c'est ce qui arrive lorsqu'on est mal disposé; on ne sait ce qu'on veut, on ne se décide à rien; on fait cinquante pas d'un côté, puis on rebrousse chemin, jusqu'à ce que la rencontre imprévue d'une personne de connaissance vous fasse enfin prendre un parti; alors la rencontre est reçue à bras ouverts.

C'est ce qui m'arrive; au coin d'un boulevart, je suis arrêté par un avocat de mes amis.

« — Où allez-vous comme cela ?

« — Ma foi, je n'en sais rien. Je ne sais « ce que je veux faire... Vous savez qu'il « y a des jours où l'on est triste sans sa- « voir pourquoi... où tous les comiques « de Paris ne réussiraient pas à vous faire « rire.

« — Venez avec moi chez le docteur B..., « cela vous distraira... vous y verrez plu- « sieurs médecins de ses amis... c'est sans « façon, sans toilette, il n'y a pas de da- « mes... on fait une partie de bouillotte « très douce.

« — Mais... aller chez le docteur B...

« — Il vous a déjà engagé plusieurs « fois, vous lui ferez plaisir..... Allons, « venez. »

Je me laisse conduire.

Cependant une soirée avec des médecins m'effrayait un peu ; dans la disposition d'esprit où j'étais, il me semblait qu'on devait peu s'amuser dans une réunion d'hommes que je me figurais devoir être graves, toujours préoccupés de leurs malades, dissertant sans cesse sur toutes les infirmités qui affligent la pauvre espèce humaine.

Nous arrivons chez le docteur, qui me

fait un accueil fort aimable. Il y avait huit messieurs dont quatre faisaient déjà une bouillotte.

Je demande à mon introducteur quelques détails sur les personnes que je vois pour la première fois ; car il faut toujours tâcher de savoir à qui l'on a affaire.

Mon avocat ne demande pas mieux que de me mettre au courant ; les avocats aiment à parler. C'est fort naturel, c'est leur état.

Le mien commence ainsi :

« A la bouillotte, ce monsieur qui vous « tourne le dos est le vieux docteur... Il « est fort savant, très renommé pour les « maladies de peau, les affections chro- « niques. Il aime beaucoup la bouillotte « et la littérature, il est aimable ; mais il « joue serré.

« Le premier à sa droite, ce grand bel » homme, beau garçon, est un fournis- » seur des armées. Bon enfant, beau « joueur ; mais un peu douillet de sa per- « sonne ; quand il tousse deux fois dans « la soirée, il se croit perdu.

« Après lui, ce monsieur entre deux « âges, d'une figure agréable, c'est le

« docteur V... il demeure dans le quar-
« tier. C'est un gaillard qui a eu bien des
« bonnes fortunes ! Je le connais depuis
« longtemps, moi, et je le rencontrais
« souvent dans des rues solitaires, cau-
« sant avec de jolies femmes... mainte-
« nant il est marié, père de famille et fort
« sage, et je n'en doute pas : du reste ses
« aventures galantes ne sauraient lui être
« nuisibles ; les succès près des dames ne
« font jamais tort.

« Le dernier des joueurs, ce monsieur
« grand, gras, au teint rose, à la figure
« riante, est un marchand de chevaux ;
« c'est un homme tout rond, tout sans
« façons. Ah ! comme il conduit bien une

« calèche ou un tilbury ! Mais, à la bouil-
« lotte, il a un jeu diabolique : il fait son
« tout avec un flux ; il me décave tou-
« jours.

« Maintenant, ce jeune homme que
« vous voyez assis sur le divan, c'est un
« élève en chirurgie... il est attaché à un
« hôpital, je ne sais plus lequel... il aime
« passionnément le théâtre, les actrices
« surtout, ce qui ne l'empêche pas ce-
« pendant de s'occuper de sa profession
« et de travailler beaucoup.

« Près de la table de bouillotte..... ce
« petit monsieur, joli garçon, les cheveux

« rasés à la malcontent... à l'œil vif, à l'ac-
« cent méridional, c'est un pharmacien...
« fort gai, bon vivant, bon viveur, qui se
« plaint toujours de ce que l'on joue trop
« cher et qui est celui qui pousse le jeu
« le plus haut.

« Enfin là, près du maître de la maison,
« ce jeune homme à la figure douce, aux
« manières si polies, si distinguées, c'est
« le docteur T..., l'élève et le suppléant
« de monsieur B..., lorsque celui-ci est
« obligé de faire quelque absence. C'est
« un garçon rempli de talent, de savoir
« et de modestie. Mais il a vingt-cinq ans
« et n'en paraît pas plus de dix-huit.
« Maintenant, pour sa profession, cela

« lui fait du tort; plus tard çà lui fera du « bien.

« Il ne me reste plus à vous parler que « du maître de la maison. Mais vous le « connaissez déjà, vous savez que c'est un « homme d'un grand mérite, qui a donné « des preuves de son savoir et de sa phi- « lanthropie, lorsque le choléra épou- « vantait la France. C'est de plus un « homme aimable, obligeant, et ne fai- « sant aucun embarras. Par exemple, il « est moins aimable quand il joue que « quand il cause. Vous voilà au fait, j'ai « fini; s'il vient d'autres personnes, je « continuerai mon métier de cicerone; « mais il n'est pas probable maintenant

« que la réunion devienne plus nom-
« breuse. »

A peine mon avocat avait-il fini de parler, que le maître de la maison, qui avait fait disposer une autre table de jeu, dit :

« Nous allons faire une seconde bouil-
« lotte; nous sommes plus qu'il ne faut
« maintenant.

« — Attendez que nous ayons fini, » dit le fournisseur, « nous nous mêlerons,
« ça vaudra mieux... nous n'avons plus
« plus que cinq minutes de notre demi-
« heure.

« — Soit, mais à neuf heures juste,
« vous tirerez.

« — Ce diable de Léonard qui ne tient
« pas !... je lui fais cent sous et il file !...
« et moi tout à l'heure je lui ai tenu son
« tout avec vingt, dernier !... »

C'était le monsieur que l'on m'avait désigné comme marchand de chevaux qui s'appelait Léonard; il répond en souriant au fournisseur :

« Mais, mon bon, je ne pouvais pas
« vous tenir... comment, j'avais deux as,
« dernier, et je portais à la retourne...

« — Ah ! c'est égal, vous êtes un fi-
« leur !..... ou un filard, les deux se
« disent.

« — A la bouillotte il faut savoir fuir,
« dit le vieux docteur X... Il y a de belles
« retraites, messieurs ! au jeu comme à
« la guerre ! *si parva licet componere*
« *magnis*.

« — Ah ! si le docteur nous parle latin,
« je n'en suis plus ! » dit le marchand de chevaux.

« — Messieurs, qu'est-ce qui a vu la
« salle des Variétés? » dit le jeune élève en chirurgie... « elle est bien jolie, n'est-

« ce pas?... une élégance... un confor-
« table... et la dernière pièce du théâtre
« du Palais-Royal, *Déjazet* joue-t-elle de-
« dans?..... moi, je déclare que j'adore
« *Déjazet*.

« — Oh ! vous, Saint-Elme, vous ado-
« rez toutes les actrices, » dit le doc-
teur B... en souriant; « et ce jeune ou-
« vrier que je vous ai envoyé qui s'était
« cassé le bras en deux endroits, com-
« ment va-t-il?

« — Il a fallu couper le bras..... une
« pièce qui m'a bien amusé, c'est *Passé-*
« *Minuit!*... Ah bien ! ai-je ri en voyant
« cette pièce-là.

« — Comment a-t-il supporté l'opéra-
« tion?

« — Très bien... beaucoup de cou-
« rage..... c'est surtout au moment où
« *Arnal* voit qu'on a jeté sa montre
« par la fenêtre... il y a de quoi se tor-
« dre?.....

« — Croyez-vous qu'il en revienne?...

« — Hum!... je ne sais pas trop... et
« quand l'autre met sa redingote, lors-
« qu'il lui dit : Surtout, monsieur, ne
« croisez pas vos bras... Ah! ah! j'en ris
« encore!...

« — Messieurs, » dit le vieux docteur X..., « je vais fort peu au spectacle « maintenant, mais autrefois les *Jocrisses* « me faisaient bien rire ! Ah ! que *Brunet* « était bon, qu'il était naturel dans les « Jocrisses ; je doute que l'on fasse mieux « que cela à présent !..... et les *Cadet-* « *Roussel* ! c'était encore fort drôle ! un « acteur naturel ; ce n'est pas si com- « mun !... *apparent rari nantes in gurgite* « *vasto*...

« — Messieurs, voilà neuf heures qui « sonnent ; vous avez fini votre demi- « heure.

« — C'est juste..... faisons le tour du

« roi. Qui est-ce qui avait le roi? c'est le « docteur B...

« — Eh bien! je donne et je ne donne- « rai plus.

« — A vous à partir, Léonard.

« — Je vois.

« — Je vois aussi.

« — Parole.

« — Tout.

« — Non, mon bon..... çà ne se peut « pas.

« — Quand je vous disais que j'étais « sûr de le faire filer.

« — C'est fini..... moi je perds quinze francs.

« — Moi, vingt.

« — Moi, je perds peu de chose.

« — Moi, je ne gagne pas !

« — Il paraît que tout le monde perd, » dit en riant le maître de la maison. « C'est « toujours comme cela ! il n'y a jamais « de gagnants. Allons, messieurs, tirez

« vos cartes... en voilà huit... les rouges « seront là... et les noires ici... T..., vous « ne jouez pas?

« — Non, merci, docteur, je ne suis « pas encore de force. J'ai une dame...

« — Moi, un as... Je suis rouge...

« — Moi aussi.

« — Ah! je suis avec ce scélérat de « Raffignac! » dit le fournisseur en frappant sur l'épaule de l'avocat. « Eh bien! « cher ami, comment vont les procès?

« — Pas mal, pas mal... çà donne, çà « s'embrouille assez bien.

« — Et les amours... hein... on dit que « vous allez vous marier?

« — Mais on en parle dans le hameau ! Eh ! eh !

« — Est-ce un bon parti?

« — On vous dira çà en temps et lieu.

« — Ah çà, j'espère que vous nous fe- « rez aller à la noce, que nous danserons, « que nous nous en donnerons?

« — Soyez tranquille, quand je me « marierai, je veux m'amuser. C'est bien « le moins de se divertir le premier « jour!

« — Vous avez raison; d'ailleurs, il n'y « a rien de plus sain qu'un bon repas!... « Ma foi, messieurs, il faut avouer que « l'existence est une chose bien agréa- « ble!

« — Placez-vous donc, messieurs; le « temps se passe pendant que vous bavar- « dez!

« — C'est juste! » répond le vieux docteur X..., « et le temps est une chose si « précieuse... c'est l'étoffe dont on fait la

« vie. J'aime beaucoup les vers de Jean-
« Baptiste Rousseau sur le temps...

« Ce vieillard qui, d'un vol agile,
« Fuit, sans jamais être arrêté,
« Le temps, cette image mobile
« De l'immobile éternité !

« Pour être *rococo*, ce n'est pas trop
« mauvais cela, messieurs..... J'ai une
« dame... Eh bien !... B..., vous ne jouez
« pas? »

« — Non, non. j'ai le temps, je jouerai
« plus tard. »

J'ai pris une carte et je me trouve à la

partie du pharmacien, du marchand de chevaux et du jeune chirurgien ; l'autre table est occupée par les deux docteurs X... et V... le maître de la maison ne joue pas.

Le jeune élève en chirurgie m'adresse souvent la parole pour avoir des renseignements sur l'intérieur de divers théâtres, ce qui fait murmurer nos deux bouillotteurs, qui lui disent alors : « Soyez « donc à votre jeu, Saint-Elme..., vous ne « parlez jamais à votre tour.

« — Parbleu ! Messieurs, il n'est pas « défendu de causer... Oh ! je voudrais « bien avoir mes entrées sur un théâtre.., « j'y serais tous les soirs !

« — Vous croyez cela! vous iriez peut-
« être très rarement. Du moment qu'on a
« la liberté de faire une chose, vous savez
« bien qu'on en a moins envie.

« — Oh! c'est égal : voir les actrices de
« près, dans leur costume.... ce doit être
« bien amusant!

« — Parlez donc, Saint-Elme!....
« C'est à vous!..... » dit le pharma-
« cien.

« — Eh bien, je vois...

« — Ensuite... je vous attends, puisque
« je suis carré...

« — Je triple le carré.

« — Reste.

« — Je tiens.

Le jeune chirurgien gagne le va-tout du pharmacien, qui remet de l'argent en disant :

« — Je ne peux plus jouer ce jeu-là ! « je n'y gagne pas une seule fois..... « L'hiver dernier, j'y ai perdu constam- « ment : je finirai par y renoncer. Et puis, « nous jouons trop cher; on se réunit pour « s'amuser, il ne faudrait pas jouer si gros « jeu.

« — Je vois.

« — Moi aussi.

« — Parole?

« — Cent sous!

« — Reste...

« — Tenu.

C'est le marchand de chevaux qui a reçu le tout du pharmacien; en abattant son jeu, il dit :

« — Ah! j'ai perdu !..... Je n'en « trouve pas... ah! si... j'ai quarante; j'ai « gagné.

« — C'est cela! il commence toujours « par dire qu'il a perdu et il se trouve en- « suite qu'il a gagné.

« — Mais, mon bon, je ne voyais pas « votre neuf.... je croyais rester avec mes « trois cartes...

« — Enfin, me voilà encore décavé; « quand je vous dis que je ne puis pas tenir « un coup !..

« — C'est vous qui avez fait votre « reste !

« — Parbleu !.. il me semble que j'avais « assez beau jeu pour cela...

« — Messieurs, une tasse de thé ?

« — Merci; je n'en prendrai pas.

« — Allons donc ! Une tasse de thé, cela « ne fait jamais de mal.

« — Moi, j'en veux bien, » dit le « fournisseur, en prenant du thé et de la

« brioche, « ma foi, messieurs, il faut « avouer que l'existence est une chose bien « agréable!

« — Oui, quand on a un bon es- « tomac.

« — Et des brelans carrés.

En ce moment, on entend sonner.

« — Voilà encore un entrant, » dit le « docteur B...; messieurs, vous n'avez plus « que cinq minutes,

Mais ce n'est point un rentrant, c'est la

domestique du maître de la maison qui entr'ouvre la porte, et dit :

« — On demande monsieur le docteur V... pour aller chez madame Moncérand. — »

Le docteur V... fait une moue très prononcée, puis s'écrie :

« — Dites que je n'y suis pas.

« — Ah ! il faut dire que monsieur...

« — Oui, dites que je suis parti depuis longtemps. »

La bonne se retire, et le docteur V... continue de jouer en disant :

« — Je ne peux pas m'en aller : je suis « en perte.

« — Et madame de Moncérand ?

« — Ah ! elle n'a rien du tout ! je l'ai « vue ce matin; elle se figure qu'elle est « malade... si on l'écoutait, on irait la voir « quatre fois par jour.

« — Docteur V... , je vous fais votre « tout ?

« — Je veux bien... J'ai perdu... tenez, « prenez.

« — Comment ! vous étiez au tapis ? je « suis volé !

« — Mon cher ami, *Nemo dat qui non*
« *habet.*

« — Messieurs, l'heure est passée; faites
« votre tour du roi.

« — Et que faites-vous de Raymond? »
« dit le jeune docteur T... en s'asseyant
« près du chirurgien, « est-il toujours mé-
« decin d'un théâtre?

« — Raymond?... Oh! il lui est arrivé
« une aventure bien plaisante! ..... Je
« passe..... Vous savez qu'il était très
« amoureux d'une dame, soi-disant
« épouse d'un soi-disant négociant, un
« je ne sais pas quoi?.... Je crois que c'est
« un homme qui faisait le commerce de

« fourrures..... Peut-être vendait-il tout
« bonnement des peaux de lapins !.....
« Bref; le négociant était en voyage.... Je
« passe..... Il ne devait revenir qu'à la
« fin du mois, et Raymond se trouvait
« chez cette dame, à une heure assez
« avancée de la soirée..... tout à coup, on
« frappe, on sonne à la porte : c'était
« l'industriel..... Il entre et trouve chez
« lui.... Raymond, qu'il ne connaît pas,
« qu'il n'a jamais vu..... Mais la dame ne
« perd pas la tête : il y avait justement
« une noce dans la maison... Elle dit à son
« mari :

« — Monsieur est de la noce qui a lieu
« chez nos voisins du quatrième; il est

« envoyé pour me prier de me rendre au « bal : mais je le remerciais..... je n'ai « pas envie de danser..... D'ailleurs, il « est trop tard : je ne peux pas m'ha- « biller....

« Le négociant se confond en remer- « ciements, en saluts, et Raymond se hâte « de sortir..... Vous pensez bien qu'au « lieu de grimper au quatrième, il descend « l'escalier, et quitte bien vite la maison : « mais le marchand de fourrures, après « s'être reposé un moment, dit à sa « femme :

« — Pourquoi donc n'irions-nous pas « à cette noce? C'est dans la maison, c'est « une politesse de nos voisins : il faut y « aller.

« La dame change de couleur..... Elle « prétend qu'elle a des crampes d'es- « tomac, qu'elle souffre beaucoup, qu'elle « veut se coucher.

« — En ce cas, j'irai sans toi, dit l'in- « dustriel; j'aime les noces, moi, et je ne « suis pas fâché de prendre un peu d'a- « grément.

« La femme veut retenir son mari : « pas moyen de le faire changer d'idée.... « Voilà donc notre homme qui monte « chez ses voisins, qu'il ne connaît que « de vue, entre dans un salon rempli de « monde, et salue, tout en cherchant de « l'œil le monsieur qu'il a trouvé chez « lui, et qu'il est fort surpris de ne pas « apercevoir; puis, remarquant l'éton-

« nement que cause son arrivée, il s'em-
« presse d'aller remercier son voisin de
« la politesse qu'il lui a faite, et lui pré-
« sente les excuses de sa femme, qui n'a
« pas pu monter parce qu'elle est indis-
« posée.

« Le voisin écoute le négociant d'un air
» tout surpris et lui répond :

« — Je suis fort aise de vous avoir à
« ma noce..... Mais, cependant, je dois
« vous avouer que je n'ai envoyé per-
« sonne chez vous pour vous engager à
« monter..... C'est peut-être une plaisan-
« terie qu'un de nos jeunes gens aura
« voulu faire..... Voyez, cherchez dans

« ma réunion, et dites-moi quel est celui « qui a été chez vous.

« Le négociant examine tous les hom- « mes qui sont chez son voisin; il va dans « toutes les pièces, regarde partout, et « ne trouve pas le jeune homme qui était « chez lui.... Il pousse une exclamation et « ouvre de grands yeux, en disant à son « voisin :

« — Il n'y est pas!... qu'est-ce que cela « veut dire?

« Le voisin regarde sa femme, celle-ci « regarde d'autres dames; quelques-unes « sourient malignement en détournant la « tête. Cependant la voisine dit au négo- « ciant :

« — Puisque madame votre épouse ne « connaissait pas ce monsieur... il faut « que ce soit un voleur!..

« — C'était un voleur! » s'écrie le né- « gociant; « il avait pris un prétexte pour « s'introduire chez moi, sachant sans « doute que j'étais absent, et si je n'étais « pas arrivé inopinément, il est probable « qu'il aurait assassiné mon épouse!..» « Pauvre chère amie! je suis venu à temps « pour la sauver. Messieurs et mesdames, « je vous demande un million de pardons « de vous avoir dérangés : je vais appren- « dre à ma femme qu'elle a couru les plus « grands dangers. »

« Et le monsieur redescend quatre à

« quatre près de sa moitié, et lui crie du « plus loin qu'il l'aperçoit :

« — Ma chère amie, cet homme qui est « venu ici n'était pas envoyé par nos voi- « sins : ils ne le connaissent point, il n'est « pas chez eux. C'était bien certainement « un voleur, et si je n'étais pas revenu si « à propos, Dieu sait ce qui serait arrivé ! « Désormais, le soir, quand tu seras seule, « n'ouvre plus sans savoir qui sonne.

« La dame promet de suivre les con- « seils de son époux, et l'affaire semblait « heureusement terminée. Mais trois se- « maines après cette aventure, notre né- « gociant, étant au spectacle avec son « épouse, aperçoit, dans une loge en face

« de la sienne, un monsieur qu'il recon-
« naît parfaitement pour être celui qu'il
« a trouvé un soir chez lui. Aussitôt il le
« montre à sa femme, en lui disant :

« — Voilà notre voleur !

« La dame pâlit, se trouble, et ré-
« pond :

« — Tu te trompes ; ce n'est pas lui.

« — Si, je le reconnais parfaitement.

« — Je le reconnaîtrais bien mieux,
« moi, car il me parlait depuis dix minutes
« quand tu es arrivé.

« — Je suis sûr que c'est lui... je vais

« le désigner au commissaire de po-
« lice ! »

« Notre homme n'écoute pas sa femme;
« il quitte sa place, demande le commis-
« saire, le trouve, le conduit près de la
« loge où est le monsieur qu'il a reconnu,
« et, le lui montrant, lui dit :

« — Monsieur le commissaire, voulez-
« vous me faire le plaisir d'arrêter ce
« beau jeune homme qui est dans cette
« loge ? »

« — Que j'arrête ce monsieur !.... et
« pourquoi ?

« — Parce que c'est un voleur.

« — Ah ! ah ! la plaisanterie est bonne!
« c'est le médecin du théâtre. »

« — C'est le médecin du théâtre... vous
« en êtes certain ? »

« — Comment, si j'en suis certain ! je
« suis fort lié avec lui.... je le quitte à
« l'instant... Si vous voulez, je vais l'ap-
« peler? »

« — Non, c'est inutile, » répond le
« négociant, dont la figure s'est singuliè-
« rement alongée; « j'en sais assez.... Si
« ce monsieur est le médecin du théâtre,
« je vois que j'avais grand tort de le pren-
« dre pour un voleur.

« Le négociant salua le commissaire; il « rejoignit sa femme, dont l'inquiétude « était extrême, et se contenta de lui « dire :

« — Tu avais raison, ce n'est pas notre « voleur.

« Et depuis cette époque, il a pris un « commis-voyageur, afin de n'être plus « obligé de s'absenter. »

L'histoire racontée par le jeune chirurgien avait assez amusé la société pour que la bouillotte fût pendant quelques instants suspendue. C'était un grand succès : l'avocat en fait la remarque comme d'un accident extraordinaire.

Le vieux docteur X... se retire en nous souhaitant à tous de beaux jeux. On a reformé les tables. Cette fois, je fais la partie du maître de la maison, du fournisseur et de l'avocat.

« — Messieurs, » nous crie le pharmacien qui est à l'autre table, « je vous prévi« viens qu'à onze heures et demi je m'en « vais !.. Oh ! d'abord, je ne reste pas cinq « minutes de plus; je ne veux plus veiller « jusqu'à des deux heures, trois heures « du matin !.. Après cela, le lendemain « on est fatigué, on a mal aux yeux, et « on n'est pas en train de travailler... et « ma femme me gronde.

« —Je me retirerai en même temps que « vous, » dit le docteur V... »

« — Sont-ils étonnants! est-ce qu'on « les retient de force! » dit Raffignac. « A « vous à parler, docteur.

« — Mon argent!

« — Je file!

« — Oh! vous êtes aussi un fileur! Je « vous déclare que je ne tiendrai plus ja- « mais avec vous. »

L'avocat rit en regardant le fournisseur. En ce moment, on sonne avec violence.

« Qu'est-ce qui vient si tard!... » dit

le docteur B... « Ah! c'est peut-être mon « voisin le compositeur.... Avez-vous vu « son dernier opéra?.. Il est très bien... « charmante musique! bien appropriée au « poème!

La domestique ouvre la porte et s'adresse cette fois à son maître :

« — On demande monsieur chez ma« dame Desgranges, qui est en mal d'en« fant!

« — Ah! elle prend bien son temps, » répond le docteur. « C'est bon ; dites que je « vais y aller.

La bonne referme la porte, et nous continuons notre partie.

A la table voisine, j'entendais à chaque instant le pharmacien dire : reste ! en appuyant sur les *r* d'une manière toute méridionale. Puis le marchand de chevaux abattre son jeu, en s'écriant : « — J'ai « perdu !.... Ah ! ma foi non, j'ai ga- « gné !... Je n'avais pas vu toutes les « cartes. »

A celle où j'étais, le maître de la maison était en malheur; l'avocat perdait aussi, et le fournisseur jouait avec un bonheur constant, puis, tout en ramassant l'argent, il riait et se frottait les mains, en disant :

« — Messieurs, il faut avouer que

« l'existence est une chose bien agréa-
« ble ! »

Cependant, il s'était écoulé plus d'une demi-heure, on ne parlait plus de changer les places, parce que, de chaque côté, le jeu était plus animé. Moi, je pensais à cette dame qui avait fait envoyer chercher le docteur, et qui était en mal d'enfant.

Bientôt la sonnette se fait entendre avec un redoublement de violence.

« — C'est insupportable ! on ne nous
« laissera pas tranquilles, ce soir, » dit le
« docteur B...

tes, le jeune médecin revient, et dit en riant :

« — Trop jeune !

« — Comment? » demande le docteur.

« — Oui : je n'ai pas encore assez de « barbe; enfin, on m'a trouvé trop jeune, « on n'a pas voulu de moi : le mari en « voulait bien, c'est la femme qui n'a pas « voulu.

« — Allons !... je vais m'y rendre, « alors...

« — Oh ! vous avez le temps : c'était une

« fausse alerte, les douleurs ont cessé, je
« vous garantis que cette dame n'accou-
« chera pas cette nuit.

« — Oh ! parbleu, j'en étais bien sûr !
« c'est une petite maîtresse... une femme
« qui s'écoute ; son mari m'avait prévenu,
« il m'avait dit :

« — Monsieur, voilà, je crois, neuf
« mois que ma femme est enceinte, et il
« y en a six qu'elle prétend toujours être
« sur le point d'accoucher... Je double le
« jeu...

« — Passe.

« — Passe.

« — Comme c'est gentil! trois neufs ;
« vous le paierez, messieurs.

Onze heures et demie venaient de sonner, le pharmacien dit :

« — Messieurs, il faut que je m'en
« aille, moi...

« — Oui, tout à l'heure...

« — Oh! tout de suite.

« — Encore cinq minutes, et je m'en
« irai avec vous, » dit le docteur V...

« — Va pour cinq minutes : mais pas
« plus.

Les cinq minutes s'écoulent, dix autres avec; le pharmacien reprend :

« — Messieurs, il est l'heure de partir!...

« — Ah! parbleu, nous pouvons bien « aller jusqu'à minuit : il ne s'en faut que « de sept minutes.

« — Soit; jusqu'à minuit, mais pas « plus.

Quand minuit sonne, on n'y fait pas attention : il y avait un coup piquant qui captivait l'attention de la société, et puis, Raffignac était en train de conter des bouffonneries : le fournisseur y ripostait

par des calembourgs; le jeune chirurgien nous lançait de temps à autre quelque anecdote dramatique, le marchand de chevaux connaissait aussi parfaitement l'itinéraire des actrices du quartier ; le docteur B... était un des premiers à rire des boutades qui lui échappaient après un mauvais coup, et le pharmacien de son habitude de dire : rrr... reste !

A minuit et demie, le docteur V... jette les yeux sur la pendule et s'écrie :

« —Ah ! mon Dieu ! mais il est plus de « minuit.... Oh !.. il faut quitter, mes- « sieurs !

Le pharmacien, qui a retrouvé une bonne veine, lui répond :

« — Ecoutez, puisque nous avons tant « fait, allons jusqu'à une heure : mais à « une heure, sans rémission, tout le « monde se lèvera.

« — C'est convenu.

Les parties continuent. Lorsqu'une heure sonne, je ne sais pas si c'est faute de l'entendre, mais personne ne se lève.

A une heure et demie, le pharmacien jette un regard furtif sur la pendule et ne dit rien; le jeune chirurgien en fait autant et se contente de sourire. Alors, c'est le maître de la maison qui nous dit :

« — Messieurs, je vous accorde jusqu'à « deux heures, mais pas plus : à deux « heures, je vous mets tous à la porte.

« — Oui, docteur, et vous ferez « bien.

A l'heure dite, un brelan décave quelqu'un, et on se lève enfin : récapitulation faite des pertes et des réussites, tout cela se réduisait à fort peu de chose, et on s'était beaucoup animé.

« — Messieurs, » nous dit le fournisseur en descendant l'escalier, « j'avais « donc raison de dire : l'existence est une « chose...

« — Très bien; nous savons le reste, » dit Raffignac, en l'interrompant; « ce « diable de S..., il gagne toujours. Et « vous, Léonard, qu'est-ce que vous avez « fait?

« — Moi, j'ai perdu... ah! non; j'ai « gagné quelque chose.

« — Bonsoir, messieurs, bonne nuit.

« — Eh bien! » me dit mon avocat en passant son bras sous le mien, « comment « avez-vous passé votre temps?

« — Fort agréablement; je vois que

« j'avais tort de redouter une soirée chez
« un docteur. Nous ne sommes plus au
« temps des médecins de Molière je pré-
« fère ceux que j'ai vus ce soir : graves et
« réfléchis quand les circonstances l'exi-
« gent, cela ne les empêche pas d'être
« aimables et gais dans le monde, et ils
« guérissent doublement, par la science
« et par la parole ; si je ne craignais de
« passer pour un pédant, je leur applique-
« rais le vers d'Horace :

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »

LA VOITURE DU FARINIER.

[illegible]

La voiture du fermier.

C'était par une belle journée du mois d'août ; le soleil était brûlant, et, à Paris, il est difficile d'avoir de l'ombre, de la fraîcheur, à moins de se contenter de cette ombre que l'on trouve le long des maisons,

dans ces rues populeuses et bruyantes où l'odorat est désagréablement frappé du voisinage des ruisseaux, même par les temps secs. Veuillez vous rappeler que je vais vous conter ce qui m'arriva il y a une douzaine d'années au moins, et qu'alors Paris n'étalait pas encore ses orgueilleux trottoirs, qui seront bien commodes dans les rues où l'on pourra y marcher plus de deux de front.

Nous étions enfin dans la saison où l'on désire avec ardeur quitter la grande ville pour se trouver loin, bien loin du monde, assis sur l'herbe épaisse, à l'entrée d'une forêt, ou tout au moins dans le fond d'un bois; pour respirer la fraîcheur, l'odeur

suave des champs, pour s'étendre à l'ombre... et celle-là est bien différente de celle des rues de Paris, où d'ailleurs il ne serait pas séant de s'étendre.

Moi aussi je désirais aller à la campagne, mais non pas seul; je n'ai point de goût pour la solitude. Je trouve qu'il faut avoir quelqu'un avec soi pour lui faire part des sensations que l'on éprouve. Qu'est-ce qu'un bonheur que l'on goûte seul, qu'il faut renfermer dans son âme, sur lequel on ne peut causer... s'étendre, s'identifier? Le plaisir est peut être la seule chose qui se double en se partageant, et quand la personne qui nous accompagne est une femme que nous aimons, qui nous aime, c'est alors

que nous connaissons vraiment le beau idéal du bonheur. Du moins telle est mon opinion... On sait que les opinions sont libres.

Cette personne qui devait m'accompagner à la campagne était une jolie petite femme de vingt ans, gaie, aimable, spirituelle... pas trop bonne, mais on assure qu'il ne faut pas qu'une femme le soit trop. Il n'y a qu'aux hommes que cela est permis. Il y avait déjà deux ans que nous nous connaissions, et un motif bien puissant... et que je ne vous dirai point, parce que je n'écris pas mes confessions, nous faisait désirer d'aller à Ermenonville.

Ermenonville est un pays charmant, devenu fameux par le séjour, la mort et le tombeau de Jean-Jacques, et qui, sans cela même, eût encore mérité d'être cité pour ses promenades, ses eaux, ses bois, ses vues délicieuses. *Ermenonville*, *Morfontaine*, *Maupertuis* et *Méréville*, voilà, dit-on, les quatre plus beaux séjours des environs de Paris. Aller à Ermenonville était donc une partie charmante dont nous nous promettions un grand plaisir, moi et ma petite compagne que je nommerai Lise, si vous voulez bien le permettre.

Mais, s'il y a sept lieues de Paris à Pontoise, il y en a bien onze d'Ermenonville à Paris. On ne fait pas un tel trajet en se

promenant, surtout par un soleil d'août. Je pensais à prendre la voiture de Morfontaine; de là à Ermenonville on nous avait dit qu'il n'y avait qu'une lieue qui se fait dans un chemin presque toujours ombragé.

Cependant j'avoue que j'aime peu ces voitures publiques dans lesquelles on vous entasse comme une marchandise. Vous n'êtes pas assez de monde pour être libre; et pourtant vous y êtes trop pour être seuls. Souvent un voisinage grossier ou malpropre vous fait trouver bien long un voyage que vous aviez entrepris pour votre plaisir. Il faut entendre un bavardage ennuyeux auquel il est impossible d'imposer

silence, et l'on ne peut causer librement entre soi. Ces désagréments m'ont toujours fait faire la grimace lorsqu'on me propose une partie de campagne entreprise dans une voiture publique.

Lise connaissait et partageait mes idées à cet égard. Louer une voiture pour nous seuls et la garder trois jours, car nous voulions en passer un tout entier à Ermenonville, c'était un peu cher pour un romancier qui commence : de telles dépenses ne sont permises qu'aux vaudevillistes!

Mais un matin Lise me dit : « Si tu vou-
« lais, j'ai trouvé un moyen pour aller à
« Ermenonville sans prendre les voitures

« publiques, et pourtant sans aller à « pied...

« — Voyons ton moyen.

« — Oh ! mais... c'est que tu ne voudras « pas.

« — Pourquoi cela ?...

« — Parce que... tu trouveras que c'est « trop... que ce n'est pas assez...

« — Je ne sais pas ce que je trouverai ; « mais voyons toujours ton moyen.

« — Écoute... Tu connais bien le Petit- « Saint-Martin ?

« — Nullement ; je n'ai jamais été lié « avec les saints, pas plus avec le Petit- « Saint-Martin qu'un autre.

« — Le Petit-Saint-Martin est une au- « berge, un roulage, enfin un endroit où « descendent assez habituellement les « Lorrains qui arrivent à Paris.

« — Quel rapport avec notre partie « d'Ermenonville ?

« — Attends donc : le farinier d'Ermenon- « ville vient directement au Petit-Saint- « Martin. Il arrive à Paris avec sa voiture « pleine de sacs de farine, mais il s'en re- « tourne à Ermenonville avec sa voiture « vide. Comprends-tu à présent.

« — Oh ! parfaitement !... Nous irons à « Ermenonville dans la voiture du fari- « nier ?...

« — Oui, si tu le voulais, car j'ai déjà de- « mandé à cet homme s'il voudrait bien « prendre deux personnes avec lui pour les « conduire à Ermenonville, et il m'a ré- « pondu qu'il ne demandait pas mieux.

« — Eh bien ! ma chère amie, va pour « la voiture du farinier !

« — Tu y consens ! ah ! que je suis con- « tente !... j'avais si peur que tu ne vou- « lusses pas !

« — Pourquoi donc ?... cette partie me

« plaît infiniment, au contraire, et je m'en
« fais une idée charmante... Va, je ne
« pousse point l'aristocratie jusqu'à dé-
« daigner une voiture qui nous apporte de
« la farine; je la respecte beaucoup, et je
« monterai dedans sans rougir... Eh! ma
« bonne petite amie, combien de voitures
« dorées, d'équipages brillants, transpor-
« tent des gens qui ne valent pas un sac de
« farine! Allons, fais tes préparatifs, moi
« je vais faire les miens... Ils consisteront
« dans l'achat d'un pâté... il faut toujours
« songer au solide. Quand part le fari-
« nier?

« — Demain, à six heures précises du
« matin, il partira de Paris pour Ermenon-

« ville, où il arrive, dit-il, sur les six heu-
« res du soir.

« — C'est douze heures pour faire onze
« lieues... On a le temps d'examiner le
« pays par où l'on passe. Eh bien! de-
« main à six heures du matin nous mon-
« terons dans la voiture du farinier.

« — Que nous irons prendre au Petit-
« Saint-Martin.

« — C'est entendu. »

Tout étant décidé, j'arrange mes affaires afin de pouvoir être libre de m'absenter de

Paris pendant trois jours; puis je vais à la recherche d'un pâté et d'un saucisson, comestibles un peu communs, direz-vous peut-être, mais qui conviennent parfaitement à des gens qui voyagent dans la voiture d'un farinier.

Le lendemain, bien avant six heures du matin, nous étions Lise et moi au Petit-Saint-Martin. Lise, en robe blanche, en chapeau de paille, ses petits pieds dans des souliers d'étoffe grise, était rayonnante de joie, de bonheur. Elle tenait sous son bras un panier assez grand dans lequel étaient nos provisions. Nous y avions mis une bouteille de vin et jusqu'à du pain, car pour nous, habitants de Paris, c'était un

grand voyage que nous allions faire... nous n'étions pas bien persuadés que nous trouverions du pain sur notre route... nous pouvions avoir des déserts à traverser avant d'arriver à Ermenonville.

Heureux temps que celui où l'on possède à la fois de la jeunesse, de la santé, de l'amour et de la bonne humeur! Avec de tels compagnons de voyage on se trouve bien partout; on ne s'ennuie nulle part.

Nous arrivons au Petit-Saint-Martin. Lise portant le panier, moi le lui prenant pour le porter à mon tour, elle voulant le ravoir... Nous n'avions fait que ce manège tout le long du chemin.

Nous entrons dans une immense cour, où il y avait des charrettes, des patachès, des gabions; mais Lise me prend par la main, et me mène près d'une immense voiture couverte en toile, en me disant : « Voilà notre équipage. »

Figurez-vous une grosse charrette longue comme les premiers *omnibus* dans lesquels on tenait dix-neuf personnes; et cette charrette, surmontée de cerceaux sur lesquels est une forte toile qui couvre hermétiquement le dessus et les côtés de la voiture; le fond même était fermé par la toile, qu'il fallait déranger pour voir derrière. Dans l'intérieur, rien que quelques bottes de paille bien éparpillées, mais que

l'on pouvait rassembler à sa fantaisie afin de se faire un siège plus doux.

« Que dis-tu de cela, mon ami ? » me dit Lise en me regardant comme quelqu'un qui craint d'avoir fait une sottise.

« Je dis, ma chère amie, que nous serons fort à notre aise là-dedans... La place ne nous manquera pas !... Peut-être ne serons-nous pas assis bien douillettement... mais, en revanche, nous aurons la faculté de nous étendre, de nous coucher même quand cela nous fera plaisir ; c'est un avantage que l'on ne trouve pas dans les autres voitures, et qui nous empêchera d'avoir des inquiétudes dans les jambes. D'ailleurs, avec toi, je suis toujours bien.

« — Moi de même... et puis le plaisir
« d'être ses maîtres... de rire, de chanter,
« de manger quand nous le voudrons...

« — Et de s'embrasser, dont tu ne par-
« les pas !...

« — Oh ! oui, mon ami, c'est une char-
« mante voiture que celle-ci !...

Nous cherchons des yeux le farinier ; il était encore dans un cabaret voisin, à boire avec des pays. Nous brûlions d'impatience de partir, et déjà ma gentille compagne a été deux fois jusqu'à l'entrée du cabaret crier au farinier : « Nous sommes-là...
« monsieur, partez-vous bientôt ? »

Mais n'espérez jamais faire partager vo-

tre impatience à un roulier, à un maçon ou à un portefaix ; ces gens-là ont une manière de procéder dont rien au monde ne les ferait départir ; vous pouvez être pressés, ils n'en iront pas plus vite. Il faut donc tâcher de prendre son parti lorsqu'on a affaire à eux.

Lise est revenue deux fois en faisant la moue et en murmurant :

« — Il me répond toujours : « Je vous « suis !... » et il ne se dérange pas !...

« — Allons, ma chère amie, ne prenons « point d'humeur, ce serait un mauvais « début pour notre voyage. Il faudra bien

« que cet homme parte, puisqu'il doit être
« ce soir à Ermenonville; que nous arri-
« vions un peu plus tôt, un peu plus tard,
« qu'importe!... Mais si tu veux, nous
« monterons tout de suite dans notre voi-
« ture... cela vaudra mieux que de rester
« au milieu de cette cour.

« — Tu as raison, montons en voiture. »

Notre équipage n'avait point de marche-pied; je prends Lise dans mes bras; je l'aide à atteindre le haut du brancard, je lui passe le panier et je grimpe. Nous voilà dans l'immense charrette. On peut très facilement s'y promener. Il y aurait de quoi établir là un appartement complet; c'est aussi grand que la voiture nomade: nous

rions, nous nous asseyons sur la paille; nous serons un peu durement quand la voiture roulera... mais nous serons seuls... c'est toujours là notre refrain, et ce qui embellit à nos yeux la voiture du farinier.

Enfin notre conducteur arrive. Je ne l'avais pas encore vu, et je l'examine pendant qu'il achève d'atteler ses chevaux.

Le farinier d'Ermenonville était un homme de trente ans environ, très grand, robuste, épaules larges, bien bâti; des mains dont une seule aurait caché sans peine les miennes et celles de ma compagne de voyage; une figure régulière, de beaux traits, le teint un peu enluminé, ce qui

donnait encore plus de brillant à son regard; tout dans cet homme annonçait un gaillard qui me rappelait les muletiers des contes de La Fontaine. Son costume se composait d'une blouse bleue, bonnet de coton de même couleur, sous lequel passaient une queue et des nattes bien poudrées; ajoutez à cela un pantalon de toile, de gros souliers ferrés et un fouet à la main, vous aurez le portrait exact de notre conducteur.

Je le salue; il nous regarde à peine : il n'est occupé que de ses chevaux. Je dis tout bas à Lise :

« Tu lui as, j'espère, fait entendre qu'il ne nous mènerait pas pour rien...

« — Oh ! oui... mais il n'a pas l'air in-
« téressé ; il m'a répondu que cela ne va-
« lait pas la peine, et que nous ne le gê-
« nions en rien. »

. . . . . .

Pendant que nous causions, notre grande maison s'ébranle, tourne et sort de la cour. Nous sautons d'abord sur notre paille ; chaque cahot nous fait faire une singulière grimace, et la rue Saint-Martin n'est pas très unie : mais bientôt nous nous y faisons. D'ailleurs, quoique nous ayons quatre forts chevaux qui sont attelés à la queue l'un de l'autre, notre voiture ne va qu'au pas : c'est l'allure adoptée par le farinier. En allant de la sorte, je ne puis pas me figurer que nous arriverons à Ermenonville.

Nous descendons la rue Saint-Martin, où l'on ne voit encore que des laitières, des portiers qui balaient leur devant de porte, des ouvriers qui entrent chez l'épicier prendre la goutte, et quelques grisettes matineuses qui viennent chercher leur petit pot de crême et leur demi-once de café.

Nous montons le faubourg; tout en n'allant qu'au pas, je finis par croire qu'on avance. A mesure que nous approchons de la barrière, le faubourg prend un air de campagne. Nous sourions, Lise et moi, en apercevant l'enceinte de Paris, enceinte que l'on a reculée tant de fois, que l'on reculera sans doute encore, ce qui me fait trembler pour ces pauvres champs qui sont si sains, si utiles, et où cela me fait tou-

jours de la peine de voir bâtir des maisons.

Avant d'être dans la campagne, nous avons encore La Villette à traverser. Qu'elle est longue cette Villette ! que je plains les personnes forcées d'habiter cet endroit, qui n'est ni la ville ni la campagne !

Enfin nous en sommes sortis !,.. Nous voici sur une route large, belle, bordée d'arbres... Des arbres !... de la verdure... ah ! c'est cela qu'on veut voir en sortant de Paris.

Lise et moi nous sommes tout joyeux d'être enfin à la campagne. Nous sautons sur notre paille; nous disons adieu à Paris,

à ses usages, à ses toilettes, à ses sujétions, en plein champ et dans la voiture d'un farinier, nous sommes nos maîtres; rien ne nous gêne : l'univers est à nous.

Tout à coup notre conducteur, qui ne nous avait pas encore adressé la parole depuis notre départ du petit Saint-Martin, saute sur le brancard, s'y asseoit, et entame la conversation.

« —Eh ben! comment vous trouvez-vous « là-dedans ?

« — Pas trop mal... on serait mieux s'il « y avait plus de paille, cependant...

« — Oh ? queuque fois j'en avons pas

« du tout. J'ons mis çà là-dedans pour que « vous soyez mollement; du reste, j'avons « pas besoin de paille pour mes sacs de « farine !...

« — C'est juste ; mais nous ne sommes « pas difficiles.

« — Et puis nous sommes si contents « d'aller à Ermenonville !... » dit Lise en souriant.

Le farinier regarde ma petite compagne, et sourit aussi. Puis il tire de sa poche une pipe, du tabac, un briquet. Il fait du feu et se met à fumer ; pendant ce temps, les chevaux continuent d'aller leur pas ordinaire : on n'a pas besoin de s'occuper

d'eux. Si cette manière de voyager est plus longue que d'autres, au moins éloigne-t-elle toute crainte de verser, et on ne taxera pas notre conducteur d'imprudence.

Au bout d'un moment, je m'adresse au farinier, qui se contentait de nous envoyer des bouffées de fumée et ne parlait plus.

« — Dites-moi donc, monsieur... je ne « sais pas votre nom ?

« — Je m'appelle Pierre Lagacé.

« — Eh bien ! monsieur Pierre Lagacé, « faites-vous souvent le voyage d'Ermé- « nonville à Paris ?

« — Quatre fois par semaine ; je viens « à Paris chargé le lundi et le jeudi; je re- « tourne à Ermenonville à vide le mardi « et le vendredi...C'est aujourd'hui mardi, « après demain je retournerai à Paris avec « de la farine.

« — Est-ce que vos chevaux vont plus « doucement encore quand votre voiture « est pleine ?

« — Non... ils vont la même chose... « et si je les faisais trotter un peu, vous « seriez ben pus secoués... tenez...»

Pour nous en donner la preuve, le fari- nier donne un coup de fouet au limonier;

les chevaux prennent un temps de trot. Lise et moi nous sautons dans la voiture, nous sommes obligés de nous tenir aux côtés de la charrette; si cela durait, nous serions disloqués. Pierre Lagacé rit de nos contorsions.

« —Oh! assez! assez! monsieur, je vous « en prie! » s'écria Lise, « nous aimons « mieux aller doucement.

« — J'en étions bien sûr!.. Holà!... « holà!.. Zéphir! »

Zéphir, c'était le limonier, se remet au pas, ses camarades l'imitent, et nous cessons de danser dans la voiture. Et moi qui

tout à l'heure me plaignais de la lenteur de nos chevaux ! Il n'y aurait pas moyen d'y tenir s'ils allaient toujours au trot ! Le docteur Pangloss a raison : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.* ! N'allez pas en charrette si vous voulez brûler le pavé.

Pour nous remettre, Lise et moi, nous sortons nos provisions du panier, nous fêtons le pâté, le saucisson. Rien de meilleur que le grand air et une charrette pour vous donner de l'appétit. Pendant que nous mangeons, notre conducteur, qui a fini sa pipe, se met à siffler; puis, d'une voix forte, mais assez harmonieuse, nous régale de la chanson suivante, dont il était difficile de comprendre l'air, mais dont voici

exactement les paroles et la prononciation :

C'est le vieillard du petit pont,
On dit qu'il se marie
A uné jeuné fille,
Qui n'a pas cor quinze ans.
Hélas! la pauvré fille
Pass'ra bien mal son temps.

Touté la première nuit
Qu'ils ont couché ensemble.
Le vieillard lui tourna le dos.
La belle est mal contente :
« Prenez, prenez la belle,
« Prenez votre repos ;
« A l'heure de *ménuie*
« Nous chang'rons de propos. »

Quand est venue l'heure de *ménuie*
La belle se réveille ;

Ell' pince le vieillard au dos,
Ell' le mord à l'oreille.
« Finissez donc, la belle,
« Finissez tout cela !
« Si vous êtes amoureuse,
« Moi, jé né le suis pas. »

Le lendemain, de bon matin,
La petite épousée
S'en va d'un air vexé un brin,
Trouver monsieur son père,
« Bonjour monsieur mon père,
« N'avez-vous pas grand tort
« De me donner un homme
« Toute la nuit qu'il dort? »

La chanson nous avait fait rire : chantée par *Odry*, je suis persuadé qu'elle aurait un grand succès. Le farinier, qui paraissait flatté de l'effet que produisait sa voix, enjolivait chaque couplet d'un agrément

nouveau, et jetait ensuite un regard dans la voiture. Quand il a fini, je lui propose de goûter du pâté avec nous.

« — Non, non, merci... j'ai satisfait à « la nature avant de partir de Paris, je « déjeûnerons à Vauderlant.

« — A Vauderlant, est-ce loin d'ici ?

« — Nous v'là au Bourget, c'est à trois « lieues pus loin.

« — Nous nous y arrêterons ?

« — Pardi ! une bonne heure pour re- « poser les chevaux. »

Nous étions en effet arrivés au Bourget, grand village où il y a de fort belles maisons; mais, à la campagne, je cherche le pittoresque, le rustique; je ne veux pas y retrouver rien qui me rappelle Paris. Le Bourget peut plaire à ces personnes qui, lorsqu'elles ont une maison de campagne, ne sortent jamais de leur jardin.

Notre route est toujours belle, mais toujours uniforme, bien large, bordée d'arbres, de fossés; en-deçà des plaines, des blés, des terrains plats. Rien de remarquable, rien qui puisse vous faire reconnaître un site, une place; on ne sait jamais si l'on approche, si l'on a fait beaucoup de chemin. Les belles routes sont bien ennuyeuses !

Heureuse Lise et moi nous savons nous créer ce que nous ne voyons pas; nous bâtissons en idée de jolies fermes, de délicieuses retraites, aux endroits où nous ne voyons rien. Pour peu que Lise aperçoive au loin un petit bouquet de bois, une touffe d'arbres, elle me dit : « Que j'aime-« rais à demeurer là, dans une petite chau-« mière... avec des poulets, des canards et « toi !... »

Je m'amuse des projets de ma jeune compagne, qui, dans ses rêves de bonheur, ne me sépare jamais des poulets et des canards. Je ris, je la lutine, je lui dérobe un baiser... Le farinier se retourne, siffle, chantonne, et se permet aussi d'avoir un air malin. Est-ce que je ne suis

pas libre d'embrasser Lise?... Je sais bien que M. Pierre Lagacé n'a pas l'air de le trouver mauvais, mais je remarque seulement qu'il regarde trop souvent ma petite compagne... Il est vrai que Lise est bien gentille, et ce farinier a des yeux... de forts grands yeux même !... et qui ne sont pas timides.

Quand le farinier regarde trop longtemps du côté de Lise, je lui adresse la parole pour le distraire.

« — Y a-t-il longtemps que vous êtes farinier, monsieur Pierre Lagacé?

« — Trois ans environ.

. . « — Et avant.... vous faisiez quelque chose?...

« — Oh ! que oui ?... j'en ons fait de « ces choses... et de toutes les couleurs... « eh ! eh!...

« — Demande-lui donc quelles choses « il a faites » me dit tout bas Lise, « cela « nous amusera.

« — Oui , mais ces choses-là ne sont peut-être pas toutes de nature à être racontées... à une femme.

« — Oh ! mon ami, à la campagne on « on n'est pas susceptible.

« — Cet homme n'a pas l'air bavard....
« je crois qu'il aime mieux te regarder que
« parler.

« — Est-ce que tu vas être jaloux du fa-
« rinier ?

« — Jaloux ! non certainement, mais je
« voudrais bien qu'il ne te regardât pas si
« souvent. »

Ah ! que Rose est jolie !...
Que je l'aimerais bien...
R'lin tin tin !...

C'était le farinier qui chantait en regardant Lise de côté. Je n'aime pas cette

chanson-là, et je m'empresse de l'interrompre.

« — Avez-vous servi, monsieur Lagacé ?

« — Servi ?... oh ! que oui !... mais pas « longtemps... ça me déplaisait d'être commandé; j'avons eu une jeunesse tumultueuse, comme dit c't'autre.

« — Mais vous êtes jeune encore.

« — Trente-et-un ans à la mi-carême.

« — On aime toujours à s'amuser à cet « âge-là.

« — J'crois ben !.. mais c'est pas les oc-
« casions qui manquent... Si je suis un
« peu moins turbateur qu'autrefois... çà
« n'empêche pas qu'on ne soit bon là tout
« d'même !... Oh ! Dieu !... ai-je fait de
« ces fariboles !...

Le corset de ma belle
Contient deux pommes d'or...
R'lin tin tin !

« — Je suis sûr que vos aventures sont
« amusantes ?...

« — Oh ! qu'oui, elles ne sont pas tris-
« tes !... et je puis dire sans artifice que le
« beau sexe en fait les honneurs.

« — Vous êtes amateur des dames ?

« —Des dames! des demoiselles! des ser-
« vantes! çà m'est ben égal à moi! pourvu
« qu'elles ne soient pas trop rafalées.. Oh!
« mais c'est que j' m'y connais... et qu'on
« n'm'en fait pas accroire!..que je me con-
« nais en beauté comme en farine!... et
« v'là madame ou mamzelle là-bas.. qu'est
« ben gentille tout de même... et fièrement
« qu'elle est gentille!... et c'est que je
« m'y connais!... eh! eh!...»

Lise me regarde en riant; moi, je vois avec plaisir que nous approchons de Vauderlant.

« —Ce village... là-bas... est-ce celui où
« nous nous reposerons.

« — Oui, c'est Vauderlant.

« — Çà m'a l'air bien pauvre, il y a bien « peu de maisons.

« — C'est pas un gros endroit, mais il « y a une auberge.... on trouve à manger. »

L'aspect de Vauderlant rappelle ces misérables villages d'Italie dans lesquels tous les habitants sont voleurs ou mendiants, moins la beauté du paysage et l'originalité des costumes. A Vauderlant, on ne trouve rien qui repose agréablement la vue, si ce n'est un petit cimetière mal entretenu et planté de croix qui menacent de vouloir

s'enterrer aussi; c'est l'endroit qui m'a semblé le plus gai du village.

Nous descendons de notre épuipage. Il est alors plus de onze heures, et nous ne sommes pas à moitié chemin. Pendant que le farinier s'occupe de ses chevaux et de lui, nous entrons dans l'auberge, car nous avons faim... En voyage nous avons presque toujours faim, et nous ne voulons pas nous en tenir aux provisions du panier, qui ne sont que pour l'amusement de la route.

Une femme presque aussi laide que le village nous offre d'abord tout ce que nous désirons, mais elle finit par nous avouer qu'elle n'a que du veau rôti et des œufs. Il

valait autant nous dire cela tout de suite. Va donc pour le veau rôti et l'omelette de rigueur. Nous mangeons avec tant de plaisir, que l'aubergiste a l'air tout étonné de l'accueil fait à son veau rôti.

Notre repas terminé nous sortons de l'auberge; nous avons encore trois quarts d'heure devant nous, il faut les employer à nous promener, à voir les environs. Quand on a déjà passé plus de cinq heures en voiture, on est bien aise de se dégourdir les jambes.

Nous allons au hasard dans le premier chemin qui s'offre à nous; il nous conduit dans des champs plantés de blés et de pom-

miers. Ce pays n'est point pittoresque ; presque pas d'ombre pour se garantir du soleil ; mais, avec une femme que l'on aime, il n'y a point de pays ennuyeux : la nature a toujours un beau côté, il ne s'agit que de le trouver.

Le temps passe vite pour nous, et nous quittons presque à regret, les bluets et les pommes; mais nous craignons de faire attendre le farinier, qui serait homme à partir sans nous.

M. Pierre Lagacé déjeûnait ou dînait encore. Nous lui disons qu'il y a plus d'une heure que nous sommes à Vauderlant, mais cet homme-là ne partagera jamais notre impatience.

Enfin les chevaux sont remis à la lourde voiture. Nous sommes de nouveau sur notre paille, nous revoilà en route... et toujours un chemin superbe, bien droit, bien uniforme ; ce serait à périr d'ennui si Lise n'était pas avec moi.

Le farinier semble plus en train de causer, sa figure est plus enluminée, c'est probablement l'effet de son repas ; il lorgne encore plus souvent Lise, en fredonnant des: *Qu't'es jolie, ma Manon, je t'aime tout de bon!* ou : *Ce soir il fera noir, nous pourrons nous revoir.*

Tous ces refrains me semblent dits avec intention, Pierre Lagacé est revenu s'asseoir à l'entrée de la voiture; voulant tou-

jours l'occuper, j'entame la conversasation :

« Vous avez une voix superbe... je gage
« que vous êtes un des beaux chanteurs
« d'Ermenonville.

« — Oh ! dam' i' disent tous comme ça
« que je prends des leçons de gazouille-
« ment à Paris !... que je vas aux *especta-*
« *cles* où l'on fait des bêtises en musi-
« que !... mais c'est pas vrai.... j'aime
« mieux un demi-setier que toutes les co-
« médies !.., et d'ailleurs j'en avons assez
« vu autrefois des comédies... que même
« j'avons manqué de jouer dans queuque
« chose dont je ne sais pas le nom.

« — Vraiment ?... vous piquez ma cu-
« riosité...

« — Voulez-vous que je vous conte ma
« vie ? j'vas vous la conter tout de même,
« si çà n'ennuie pas c'te jolie petite mam-
« zelle...

« — Non, monsieur le farinier, çà ne
« m'ennuiera pas; au contraire...

« — Eh hen ! alors, j'vas vous défiler
« çà. Figurez-vous d'abord que je sommes
« né dans le pays des fameux pruneaux...

« — A Tours ?

« — Oui, z'à Tours ; c'est çà, que mon

« père en vendait dans des petits paniers
« tout plats, que ma mère s'allait promener
« avec les beaux garçons du village, di-
« sant qu'elle ne voulait pas passer sa jeu-
« nesse au sein des pruneaux, et que moi,
« pendant ce temps-là, je mangeais tout
« ce que je pouvais attraper dans les petits
« paniers. On me mit dans une pension...
« une école... ça ne m'allait pas ; j'aimais
« mieux jouer aux noyaux, au bouchon,
« que d'apprendre l'écriture. A dix ans,
« on me retira de l'école : je ne savais pas
« encore épeler, mais j'étais déjà de force
« à rosser tous mes camarades. Ma mère
« était morte, mon père voulut me mettre
« dans son état, mais je ne savais qu'em-
« brasser les petites servantes qui venaient
« acheter leur cassonade chez nous. Et

« plus je grandissais, et plus j'en embras-
« sais !... si ben que les pères et mères de
« l'endroit, qui étaient des gens ridicules,
« qui n'aimaient point à rire, allèrent prier
« mon père de me renvoyer de la ville.
« Mon père ne se le fit par dire deux fois...
« il m'envoya à Pontoise; chez un fermier
« de ses amis.

« J'avais quinze ans lorsque j'arrivai à la
« ferme. Il n'y avait pas six mois que j'é-
« tais à Pontoise, que j'avais déjà embras-
« sé toutes les filles du pays...

« — Monsieur Pierre Lagacé, vous me
« faites un terrible embrasseur à ce qu'il
« me paraît !

« — C'est ma nature, quoi !... on ne se « fait pas soi-même !... on me prie encore « de m'en aller de Pontoise. Bref, pendant « près de quatre ans, je courus le monde. « A Meaux on me surprit en tête-à-tête « avec la fille du maire; le père voulut se « fâcher, je lui enfoncai deux côtes et je « m'enfuis. A Beauvais le maître de poste « trouva mauvais que sa femme me don- « nât des rendez-vous à la brune, je lui dé- « mis le genou en le jetant sur une meule « de foin. A Nanterre, le frère d'une pe- « tite paysanne ben gentille voulut se fâ- « cher parce que j'entrais chez sa sœur par « la fenêtre au lieu d'entrer par la porte, « je lui cassai la jambe en le poussant dou- « cement de côté. »

Lise se serre contre moi en me disant à

« l'oreille : « Ah ! mon ami ! quel vilain « homme !.... mais c'est épouvantable « tout cela..... je commence à en avoir « peur.... »

Je rassure Lise, quoiqu'au fond je ne sois pas très satisfait du récit du farinier. Celui-ci continue :

« Oh ! dam ! partout où je m'arrêtais « j'eus comme çà des petites drôleries...

« — Vous appelez cela des drôleries, « monsieur Pierre, enfoncer des côtes, casser des jambes !...

« — Histoire de rire ! faut bien que jeu-
« nesse se passe... car, dans le fond, je ne
« suis pas plus méchant qu'un pigeon. Mon
« père mourut, j'étais alors à Paris, j'hé-
« ritai de deux mille trois cents francs...
« Je les mangeai en quinze jours !... oh !
« çà allait bien, je régalais tout le monde,
« les amis de mes amis !.., leurs maîtres,
« ses !... leurs parents !... si bien que les
« pruneaux furent vite dépensés. Vint la
« conscription, il fallut partir. D'abord çà
« m'amusait d'être soldat, et sous l'uni-
« forme je faisais encore plus de conquê-
« tes. Mais, un matin, le sergent me vit
« embrasser une cantinière qu'il reluquait.
« Il voulut me mettre la main au collet;
« moi, je lui mis trois pouces de mon sa-
« bre dans le ventre. Après cela, il ne me

« restait plus qu'à déserter: c'est ce que je « fis, et j'allai me cacher dans un moulin « où l'on me donna de l'ouvrage. Vinrent « ensuite les défaites de l'empereur, l'in- « vasion des armées étrangères, les Cosa- « ques qui approchaient de Paris; je sortis « de mon moulin et j'allai me battre en « simple amateur, et comme çà ne servit « à rien, je ne tardai pas à revenir à ma « farine, et me voilà tranquille à Erme- « nonville, embrassant encore les filles « quand elles sont gentilles et toujours dis- « posé à rosser celui à qui çà ne plairait « pas. »

M. Pierre Lagacé a terminé son récit, qui ne m'a pas amusé du tout ; Lise aussi

semble inquiète, se tient contre moi et ne rit plus. Nous sommes arrivés à Louvres.

« Nous v'la dans le pays du ratafia », dit « le farinier, c'est ici qu'il est fameux... « en prenez-vous?

« — Non... nous n'en désirons pas.

« — Tenez, là.,. dans c't' auberge il y a « une servante bien avenante !.,. j'ons eu « une drôle de scène il y a quinze jours « dans c't'auberge-là... Une voyageuse « avec qui je riais dans la cour... oh! une « femme superbe !... son mari ou son pè- « re... j' sais pas ! enfin un petit gros ar- « rive et me demande de queu droit je

« ris avec la dame... oh ! de queu droit!
« que je lui réponds... et je lui donne
« une chiquenaude qui le fait tomber dans
« le puits. »

Lise fait un bond sur la paille; je m'écrie : « Mais on l'a retiré du puits j'es-
« père ?...

« — Ah ! j' sais pas !... je ne l'ons pas
« demandé. C'est que, voyez-vous, je suis
« fort comme un lion... je déracine un ar-
« bre de dix ans... rien qu'en le secouant.

« — C'est Roland le Furieux que cet
« homme-là, » me dis-je en moi-même.

« Diable !.. diable !... on n'est pas si bien « que je croyais dans la voiture d'un fari- « nier. »

Un peu après Louvres, nous prenons sur la droite, et la route, perdant de son uniformité, devient plus pittoresque. Tantôt le chemin est bordé de petites fabriques; tantôt il descend dans une vallée. Les points de vue deviennent charmants. Nous admirerions tout cela si nous n'étions pas si préoccupés; mais Lise tient ses yeux baissés pour ne pas rencontrer ceux du farinier, qui sont presque constamment braqués sur elle, et moi je me dis que cela deviendrait fort désagréable s'il prenait fantaisie à M. Pierre Lagacé

qui aime tant à embrasser les jolies femmes, de vouloir embrasser celle qui est avec moi. Car, certainement je ne le souffrirais pas ; mais je sens bien que je ne serais pas le plus fort. N'importe ! je me ferai battre s'il le faut... mais si j'étais mis hors de combat, et que ma pauvre petite compagne... hum !... cette pensée me fait sauter sur la charrette ! Je regarde Lise.... de beaux yeux, de jolis traits fins, espiègles... une petite bouche... un petit pied.. elle est trop bien !... et le rustre le moins amateur ne la verrait pas avec indifférence!... j'aurais dû prendre la voiture de Morfontaine.

Nous passons par un petit village où l'on

fait des briques. Là, Pierre Lagacé nous montre une chaumière en nous disant :

« Le maître de c'te maison a passé aussi « par mes mains... Il voulait m'empêcher « d'embrasser sa ménagère : j'lui ai cassé « les pattes d'manière à en boiter long- « temps...

« — A sa ménagère?

« — Oh! non ; à lui... j'aime trop le « sexe pour lui faire du mal... Eh ben! « vot' petite dame ne dit plus rien... sa- « vez-vous qu'elle est fièrement gentille,

« vot' petite dame... et que je m'en ac-
« commoderais ben tout d'même!..

« — Vous n'êtes pas difficile!.. Appro-
« chons-nous de Morfontaine?

« — Oh! qu'oui... encore une petite
« lieue et j'y serons.

« — C'est qu'il est près de six heu-
« res... nous arriverons tard à Ermenon-
« ville?

« — Ah ben! queu que ça fait!.. est-ce
« que vous avez peur?

« — Non, certainement.

»

»

« — Avez-vous des armes sur vous ? »

« — Ma foi non; je n'en ai pas... — »

»

« — Vous avez aussi bien fait, quoi-
« qu'après Morfontaine nous fassions plus
« d'une lieue à travers les bois.... mais
« j'vaux trois hommes, moi !

— »

Lise me pousse le bras en me disant à l'oreille :

— »

»

« — Il fallait lui faire croire que tu avais
« des armes... des pistolets. ..

« — C'est vrai, tu as raison... j'ai ré-
« pondu étourdiment... mais le fait est que
« je n'en ai pas... rien, pas même une
« canne !..

« — Oh ! mon ami, je voudrais bien
« être arrivée et que nous ne fussions
« pas la nuit dans les bois avec cet
« homme.

« — Rassure-toi... je suis là...

« — Mais s'il allait te casser quelque
« chose aussi, à toi... que deviendrais-je,
« mon Dieu ?

« — Ne te fais donc pas de telles ter-
« reurs... Tiens, regarde ce paysage... que
« c'est beau ! majestueux ! on se croirait
« à cent lieues de Paris !

« — Qu'est-ce donc que ces grosses
« pierres qui bordent la route ?

« — Ce sont des rochers.

« — Des rochers ?... serait-il possi-
« ble !... Oh ! que je suis contente de
« voir des rochers... mais comment sont-
« ils là ?

« — Parce qu'ils y ont poussé...

« — Quoi ! cela pousse, un rocher ?...

« — Oui, ma chère amie.

« — Oh ! je dirai à toutes mes con-
« naissances que j'ai vu des rochers... »

Nous sommes arrivés à Morfontaine, mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter pour voir ses délicieux jardins qui rivalisent avec ceux d'Ermenonville. Nous passons devant l'auberge où l'on prend des voitures; j'ai envie d'y entrer et de retenir deux places pour le surlendemain, mais Lise pense que cela nous retardera : il est six heures et demie, et l'on vient de nous dire qu'il y avait encore deux lieues à faire pour être à Ermenonville. D'ailleurs, il est rare que la voiture soit complète quand elle part de Morfontaine dans

la semaine, et nous trouverons toujours bien deux places : je me rends aux avis de ma compagne de voyage. Pendant que nous causons sur ce sujet, Pierre Lagacé nous montre une petite auberge en s'écriant :

« — C'est là qu'on boit d'un petit vin « fameux et pas cher !... c'est dommage « que je n' pouvions plus entrer m'y ra- « fraîchir...

« — Eh ! qui vous en empêche?

« — Une petite affaire que j'ai eue avec « le fils de la maison, qui voulait s'oppo- « ser à ce que j'badinions avec la ser- « vante... Nous avons combattu à coups

« de poing.... pauvre garçon ! qui voulait « lutter avec moi !.. en un instant il a eu « son compte... si bien qu'il en est encore « sur son lit.

« — Il me paraît que partout où vous « passez, vous laissez un souvenir de « vous?

« — Dam ! faut bien rire un peu !.. « n'est-ce pas, ma petite dame, qu'il faut « rire?.. surtout quand on est gentille « comme vous... eh, eh !..

Lise ne répond pas. Nous sommes alors sur une route bordée de noisetiers, de buissons : le farinier cueille des noisettes et nous demande si nous n'avons pas en-

vie de descendre pour en cueillir aussi : nous le remercions; nous préférons rester dans la voiture.

A chaque instant, Lise me demande l'heure ; elle trouve que le jour est bas, il lui semble déjà que la nuit approche; et ces maudits chevaux ne vont pas plus vite, lorsque maintenant nous voudrions être cahotés.

Tout à coup le farinier se remet d'un bond sur le brancard, et avance le bras vers Lise en disant :

« — Tenez... v'là des noisettes... vous « verrez comme elles sont bonnes.

Lise prend la poignée de noisettes que lui tend le farinier : il m'a semblé qu'en la lui donnant cet homme lui avait serré les doigts; déjà le sang me monte au visage.

« — Est-ce qu'il s'est permis de te « prendre la main ? » dis-je tout bas à Lise.

« — Non, mon ami...

« — Il t'a pressé les doigts ?

« — Je ne crois pas, mon ami..

« — Comment, tu ne crois pas... tu « n'en es pas sûre...

« — Mon Dieu ! ne te mets pas en colère,
« mon ami... Ah ! que je voudrais être à
« Ermenonville.

En ce moment notre voiture, qui côtoyait le bois depuis quelque temps, tourne et entre dans un étroit sentier où il n'y a que bien juste la place pour la charrette, et dont nous n'apercevons pas la fin.

« — Ah ! nous y v'là, » dit Pierre Lagacé
« d'un air de satisfaction.

« — Où sommes-nous donc ?

« — Dans le bois d'Ermenonville.

« — Et ce sentier est-il long ?..

« — Un quart de lieue au moins.

Un quart de lieue à faire dans des bois où l'on ne rencontre personne, et la nuit qui approche. Je ne suis pas content; Lise, qui serre ma main dans la sienne, me dit tout bas :

« — J'aimerais mieux être seule avec « toi... et à pied... nous irions bien plus « vite...

« — C'est vrai... depuis que nous som- « mes dans ce maudit sentier, les chevaux « avancent à peine... Dites donc, mon- « sieur Pierre, est-ce que vous ne pour- « riez pas donner quelques coups de fouet « à vos chevaux pour qu'ils aillent un

« peu plus vite? Ils ralentissent encore
« leur pas.

« — Oh! c'est que le chemin est mau-
« vais... l'ornière profonde... il y a du
« tirage, ici... je ne veux pas forcer mes
« chevaux.

« — Mais il fera nuit avant que nous
n'arrivions.

« — Eh ben!... queu mal... la nuit tous
« les chats sont gris, v'là tout!... *R'lin,*
« *r'lin tin tin!*

« — Ah! mon Dieu!... » me dit Lise,
« que je suis fâchée que nous ayons pris

« la voiture du farinier... c'est moi qui en
« suis cause !...

« — Allons, ne te chagrine pas...

« — Remarque donc cet homme...
« comme il regarde à droite et à gauche
« dans le bois... on dirait qu'il veut s'as-
« surer si personne ne vient, et s'il pourra
« tout à son aise accomplir ses infâmes
« desseins. »

En effet, le farinier ne cessait de regarder derrière et dans l'éloignement. Tout à coup Lise pousse un cri, une couleuvre assez grosse venait de traverser le sentier en sautant devant notre voiture.

« Ah! j'allons la couper en quatre avec « mon fouet, » s'écrie le farinier, « pour « lui apprendre à venir danser devant mes « chevaux. »

En disant ces mots, il saute du brancard à terre, et court vers l'endroit du bois où la couleuvre s'est jetée. Mais probablement le reptile a déjà gagné du terrain, je vois le farinier s'enfoncer dans le bois en faisant claquer son fouet; et les chevaux, comme s'ils ne voulaient point avancer sans leur maître, se sont spontanément arrêtés pour l'attendre.

« Mon ami! mon ami! » me dit Lise, « il n'est plus là... Profitons de ce mo-

« ment... descendons et mettons-nous à « courir jusqu'à Ermenonville, il ne « pourra nous rattraper, il ne peut pas « abandonner sa voiture...

« — Comment... tu veux...

« — Oui, oui, je le veux... Oh! si tu sa- « vais combien j'ai peur de cet homme!... « je n'ai pas encore osé te le dire... D'a- « bord, si tu ne veux pas venir avec moi, « je me sauve toute seule. »

Déjà Lise est sur le bord de la voiture; ma foi, je ne balance plus, je prends le panier, je saute à terre, je reçois ma jolie compagne dans mes bras, et aussitôt, pre-

nant notre élan, nous nous lançons dans le sentier, et courons pendant près de dix minutes, sans nous arrêter que pour reprendre haleine.

Dans les premiers moments de notre fuite, nous avons entendu la voix du farinier qui nous appelait, puis des coups de fouet, puis le pas des chevaux, et, au lieu de nous arrêter, cela nous a fait aller plus vite. Enfin le bruit, le fouet, la voix, tout a cessé, nous sommes plus tranquilles. Et au bout d'un moment Lise pousse un cri de joie. C'est la fin du sentier que nous apercevons.

« Maintenant, » dis-je à Lise, « ne cou-

« rons plus, je crains que tu ne te rendes « malade...

« — Oh ! mon ami, courons encore jus- « qu'à ce que nous soyons sortis du bois...

« — Mais cependant, si nous fuyons un « danger imaginaire... si cet homme n'a- « vait pas les intentions que nous lui sup- « posons...

« — Il vaut mieux fuir un danger ima- « ginaire que d'en attendre un réel. D'ail- « leurs je gagerais bien que ce vilain « homme avait de méchantes intentions... « Il me faisait des yeux... Oh !... et puis « il m'a serré les doigts très fort en me

« donnant des noisettes... et puis, dans ce « sentier, les chevaux qui avançaient à « peine pour que nous soyions surpris par « la nuit... et tous ces pauvres malheureux « auxquels il a cassé les jambes... Oh ! « mon ami, courons toujours, je t'en « prie. »

Nous sortons enfin du bois ; au bout du sentier, nous nous trouvons dans une immense plaine parsemée de bruyères, de touffes de genêts ; la terre est couverte d'une épaisse fourrure de serpolet et de thym qui répand au loin une odeur aromatisée.

« Le charmant paysage... vois donc, ma chère amie...

« — Oh! c'est bien joli... mais ne nous « arrêtons pas et marchons vite; si la nuit « nous surprenait, nous nous perdrions « par ici!

« — Je ne sais pas quel chemin il faut « prendre... je n'en vois pas de tracé dans « cette plaine...

« — Allons tout droit devant nous... « Vois-tu comme le terrain va en pente... « je suis sûr qu'Ermenonville est au bas « de cette plaine. »

Nous marchions au hasard; de temps à autre nous voyions fuir devant nous des lièvres craintifs dont notre approche a trou-

blé la sécurité, et qui me paraissent être en grande quantité dans cette plaine.

« Ces pauvres lièvres!... » dit Lise, « ils « nous prennent pour des chasseurs... ils « se sauvent devant nous... et pourtant « nous ne songeons pas à leur faire du « mal!

« — Ma bonne amie, dans ce moment-« ci, nous faisons peut-être tout comme « les lièvres!... »

Après avoir marché assez longtemps, nous arrivons à la fin de cette plaine. Des bois se dessinent sur notre droite, devant nous est un chemin ombragé d'arbres...

c'est l'entrée d'un village... nous apercevons des maisons... nous sommes à Ermenonville... toutes nos terreurs sont oubliées. Nous ne songeons plus qu'au plaisir et au motif qui nous a conduits dans ce village.

Nous nous logeons à l'auberge de Jean-Jacques. On y est assez bien. Le lendemain fut employé par nous à visiter ce délicieux pays. Je ne vous en ferai point ici la description. J'avais déjà résolu de prendre mes personnages à Ermenonville dans le premier roman que je ferais, et dans un roman il faut avec exactitude peindre le pays où l'on place ses héros.

Le temps que nous avions à rester à

Ermenonville s'est écoulé bien vite. Le surlendemain est arrivé, il faut repartir pour Paris. Nous faisons nos adieux aux bons paysans que nous avions été voir, mais le fils de l'un d'eux va nous servir de guide jusqu'à Morfontaine, et doit nous y faire arriver plus vite en nous faisant passer par la route anglaise, chemin qui coupe les bois, et dans lequel, sans un guide, nous pourrions nous égarer.

On nous a dit que la voiture de Morfontaine ne partait pas avant huit heures. Il n'en est pas sept quand nous quittons Ermenonville, et le petit paysan qui nous conduit, nous assure que nous pourrons être arrivés à temps.

Je prends le bras de Lise, notre panier n'est plus lourd, il ne renferme qu'une petite galette que les villageois nous ont donnée. Nous nous remettons gaîment en marche à travers les bois. Cette fois notre conducteur ne nous inspire pas de frayeur.

Le plaisir d'être à Ermenonville nous avait fait totalement oublier le farinier; mais, tout en marchant dans les bois, son souvenir revient à ma pensée, et je dis au jeune paysan qui nous accompagne :

« Vous êtes d'Ermenonville, mon ami?

« — Oui, Monsieur.

« — Y connaissez-vous Pierre Lagacé?

« — Pierre Lagacé... le farinier... qui « va deux fois la semaine à Paris?...

« — Justement.

« — Oh! oui, Monsieur! je le connais « bien... c'est un fameux farceur!...

« — C'est cela... un vilain farceur « même, qui bat, qui rosse, qui casse les « bras ou les jambes partout où il s'ar- « rête...

« — Lui?... Pierre Lagacé... casser

« queuque chose!... Oh ben, par exem-
« ple!..... c'est le meilleur enfant du
« pays!... i' n'ferait pas de mal à un co-
« chon!...

« — Mais c'est un terrible enjôleur de
« filles... et quand les parents ou les maî-
« tres se fâchent...

« — Lui?.. en conter aux filles?.. lui
« qui est marié depuis dix ans... qui a
« une femme qui n'est pas trop bonne, et
« qui le fait aller droit... lui qui a six
« enfants qu'il aime comme des petits
« *moigneaux!*

« — Il y a dix ans qu'il est marié, dites-
« vous?

« — Oui, monsieur.

« — Alors, ce n'est pas celui-là.

« — Oh ! il n'y a qu'un Pierre Lagacé « dans Ermenonville.

« — Mais vous venez de dire que c'était « un fameux farceur...

« — Oh ! oui... pour faire des histoi- « res... pour faire aller le monde... pour « se moquer des Parisiens !.... oh !.. « gni'en a pas de plus malin que lui dans « l'endroit.

Nous nous regardons, Lise et moi. Aurions-nous été dupes de monsieur le farinier?.. je n'y conçois rien; mais Lise prétend que le petit paysan ne sait ce qu'il dit, et que ce n'est par le même farinier.

Nous marchons longtemps : la route anglaise, que l'on nous avait dit être si courte, me semble plus longue que celle par laquelle nous sommes venus. Je regarde ma montre... il est huit heures. Si la voiture était partie...

« — Tenez, monsieur, v'là Morfontaine, » me dit le petit paysan; « ces « maisons là-bas... à gauche...

« — Oui, je les vois...

« — Vous n'avez plus besoin de moi, je « m'en retourne.

« — Merci, mon garçon.

Je paie notre guide, et nous doublons le pas, Lise et moi, pour arriver bien vite à Morfontaine. A peine y sommes-nous que je cours au bureau des voitures : celle de Paris était partie depuis cinq minutes; mais pour me consoler, on me dit :

« — Elle était pleine, monsieur, et « vous n'auriez pas pu y avoir une seule « place. »

Je reviens vers ma petite compagne, que j'ai laissée devant l'entrée du parc.

« — Ma chère amie, voici un autre « évènement !.. La voiture de Paris est « partie !.... il est vrai qu'elle était « pleine...

« — Eh bien, mon ami, il n'y a qu'à « nous en aller en nous promenant, je ne « suis pas lasse, et le chemin est si joli... « D'ailleurs, nous sommes nos maîtres, « nous nous reposerons toutes les fois que « nous en aurons envie.

« — Mais songe donc que dix lieues « à pied... par la chaleur qu'il fait... c'est « effrayant !

« — Nous trouverons sans doute quel-
« que voiture en route.

« — Oui, à Louvres on m'a dit que la
« voiture de Senlis passait...

« — Allons! du courage, monsieur, et
« en route!

« — Avant de repartir, je voudrais déjà
« me rafraîchir : entrons dans cette mai-
« son où le farinier nous a dit que l'on
« vendait de si bon vin, et où il a si bien
« rossé le fils de la maison.

Nous entrons dans une espèce de caba-
ret; mais, à la campagne, il faut déposer

toute fierté, sous peine de payer triple. On nous sert un vin qui ferait sauter les chèvres. La servante est une grosse fille qui n'a qu'un œil d'ouvert; je lui parle de Pierre Lagacé, et lui demande comment va le fils de son maître : cette fille ouvre son œil tant qu'elle peut, et me dit :

« — Le fils de mon maître..... tiens! « vous savez donc qu'il a la coqueluche ?...

« — La coqueluche !.. mais je vous « parle d'un grand garçon qui s'est battu « avec le farinier..

« — Battu... avec le farinier !.. le seul

« garçon de not'maître a quatre ans... à
« propos de quoi qu'on l'aurait battu, ce
« petit!...

« — Comment ! Pierre Lagacé n'a pas
« eu une querelle ici... parce qu'il em-
« brassait une jeune fille !

« — Oh ! oh ! oh !... en v'là d'une his-
« toire !... on s'est joliment gaussé de
« vous !... »

Je regarde Lise : «Ma chère amie, qu'en
« dis-tu?...

« — Je dis que je n'y conçois rien. »

Nous quittons Morfontaine. Nous sommes encore frais et dispos, la marche nous semble un plaisir, et, tout en avançant, Lise me dit : « Tiens, fais le plan d'un ro-« man, cela nous occupera... Tu m'as « promis *un Mauvais sujet*... tu le feras » venir à Ermenonville...

« — Oui, sur un cheval qui s'appellera « Zéphyr.

« — Il fera mille folies...

« —Mais il aura pourtant un sentiment « profond pour quelqu'un...

« — Pour une petite paysanne...

« — Ah ! mon Dieu, qu'il fait chaud !
« j'ai soif.

« — J'ai faim.

« — Voilà le petit village aux briques.
« Il faut y déjeûner. Je reconnais la chau-
« mière que Pierre Lagacé nous a montrée
« en nous disant qu'il avait cassé les jam-
« bes du maître du logis qui voulait l'em-
« pêcher d'embrasser sa ménagère... De-
« mandons-y à déjeûner. »

Nous entrons dans une maisonnette petite, mais propre. Nous sommes fort bien accueillis par deux jeunes gens, homme et femme, qui s'empressent de nous offrir une

omelette et du fromage. Je vois qu'en voyage il faut tâcher d'aimer l'omelette.

Pendant que nous déjeûnons, je questionne nos hôtes : « Vous êtes mariés ?

« — Oui, monsieur.

« — Vous habitez seuls cette maisonnette ?

« — Oui, monsieur... elle n'est pas trop grande pour nous !..

« — Connaissez-vous Pierre Lagacé, le farinier d'Ermenonville ?

« — Oui, monsieur, il s'est encore ra-
« fraîchi ici ce matin en passant avec sa
« voiture.

« — Est-ce que vous n'avez pas eu il y
« a quelque temps une querelle, une ba-
« taille avec lui au sujet de votre femme ?

« — Moi !... une querelle avec Lagacé...
« oh ! ben !... par exemple !... jamais !...
« j'sommes amis comme les deux doigts de
« la main !...

Je vois que décidément le farinier s'est moqué de nous ; mais dans quel but ?

Voilà ce que nous nous demandons, Lise

et moi, en nous remettant en route. Mais le soleil devient brûlant, ma compagne commence à se fatiguer, et cela nous oblige à nous arrêter souvent. Cependant nous ne sommes pas encore à Louvres... et là, si nous ne trouvions pas de voiture!... cela me désole!... une femme mignonne, délicate,.. s'il fallait faire onze lieues par cette chaleur... dans un chemin où il y a rarement de l'ombre !... avec de minces souliers d'étoffe... c'est désespérant.

Lise, qui voit que je me chagrine, cherche à me distraire en me parlant de mon roman :

« — Comment l'appelleras-tu, mon « ami?

« — *Gustave ou le mauvais sujet.*

« — Tu lui feras prendre cette route-
« ci...

« — Oui, mais je tâcherai qu'il la fasse
« plus agréablement que nous.

« — Je t'ai conté l'histoire d'une noce
« au *Boisseau fleuri*... tu la mettras de-
« dans.

« — Oui.

« — Et puis cette aventure de patrouille
« arrivée dernièrement au Marais, tu la
« mettras aussi ?

« — Qui[illegible]

« — Et puis de dîner de jeunes gens qui « veulent traiter leurs maîtresses et qui « n'ont pas d'argent...

« — J'y mettrai tout ce que tu voudras... Maudit farinier !... c'est lui qui est cause « que je n'ai point retenu de places à Mor- « fontaine pour ne point nous retarder !...

« — Il s'est moqué de nous tout le long « de la route !... »

Nous arrivons enfin à Louvres. Il était temps, nous étions accablés de fatigue et de chaleur. Nous entrons à l'auberge où

s'arrête la voiture de Senlis... Nouveau malheur, la voiture est passée il y a un quart d'heure, et il y avait plusieurs places dedans.

Nous nous regardons Lise et moi. Il n'y a pas moyen de rattraper la voiture. « Nous « coucherons ici, » dis-je en soupirant.

En attendant, nous nous reposons, nous nous rafraîchissons, et, au bout d'une demi-heure, Lise s'écrie : « Du courage, re- « mettons-nous en route... gagnons Vau- « derlant, nous y trouverons peut-être « quelque voiture... une charrette... fût- « ce même la voiture du farinier, s'il peut « nous placer sur ses sacs de farine, je

« t'assure que cela me semblera déli-
« cieux. »

J'achète une petite bouteille de ratafia, afin de nous fortifier en chemin, et nous voilà de nouveau sur la route.

Ma pauvre petite compagne dissimulait sa fatigue. Mais je voyais ses forces trahir son courage, alors je lui présentais la bouteille de ratafia et je la suppliais d'en boire un peu. J'en faisais autant, puis nous bâtissions en marchant un chapitre de *Gustave*. Mais l'excessive chaleur et ce malheureux ratafia dont je l'ai engagée à boire, loin de faire du bien à Lise, produisent un

effet contraire. Tout à coup je la vois pâlir, s'arrêter, puis se laisser tomber au bord d'un fossé en me disant : « Mon ami... je « ne sais ce que j'ai... mais je me sens bien « mal !... »

Que l'on se figure alors ma situation. Nous étions entre Louvres et Vauderlant, sur une route où il n'y a pas une seule habitation. Un soleil ardent dardait sur notre tête, et je voyais étendue devant moi et sans connaissance une femme que j'adorais. Je ne savais que faire, que devenir !.. je criais, j'appelais... personne ne passait... j'embrassais celle que je ne pouvais secourir, je lui tapais dans les mains, et, faute d'autre ressource, je lui frottais encore le

front et les tempes avec le malheureux ratafia.

Cette situation dura près de cinq minutes, qui me semblèrent cinq heures... de ma vie je ne l'oublierai. Enfin, Lise rouvrit les yeux et me dit : « Je me sens mieux... « cela ne sera rien... mais, je t'en prie, ne « me frotte plus avec du ratafia. »

Je jetai la bouteille sur la route. Au bout de quelques minutes, nous nous remîmes en marche. A un quart de lieue de là, nous trouvâmes une maison isolée où l'on nous donna de l'eau fraîche : c'était pour nous la manne dans le désert. Sans ce verre

d'eau nous n'aurions jamais pu gagner Vauderlant.

Il était quatre heures du soir lorsque nous arrivâmes à ce village que l'avant-veille nous avions trouvé si laid. Comme la position où l'on se trouve change l'aspect des objets! Vauderlant nous apparut cette fois comme un séjour céleste, comme une oasis, et ses murailles enfumées nous semblèrent des palais.

Il était grandement temps que nous arrivassions à Vauderlant; ma compagne avait les pieds en compote, et moi-même je ne marchais plus que difficilement.

La première personne que nous apercevons dans le village est Pierre Lagacé. Il allait repartir avec sa voiture chargée de farine. Nous courons à lui.

« — Monsieur le farinier, deux places, « de grâce, fût-ce sur le sommet de vos « sacs... ou du moins une place pour elle... « voyez... elle est épuisée de fatigue... « Nous arrivons d'Ermenonville à pied.

« — Ah ! vous v'là... Eh! pourquoi donc « que vous vous êtes sauvés comme çà « dans le bois... j'vous ons appelé, vous « n'avez pas répondu...

« — Eh ! pourquoi vous êtes-vous mo-

« qué de nous tout le long du chemin avec
» vos histoires d'embrassades et de que»
« relles ?

« — Eh ! eh ! eh !... que voulez-vous?...
« j'aimons à rire... à faire aller un peu les
« Parisiens... Quand vous avez été dans
« ma voiture, je m'sommes aperçu tout
« d'suite que çà vous taquinait quand je
« regardais vot' petite femme... Attends,
« que j'avons dit, j'vas t'en donner du ta-
« quinage... et là-dessus j'vous avons
« conté des vanteries... où qu'i avait pas
« plus un mot d'vrai que dans mon his-
« toire... eh ! eh !... j'suis un farceur,
« moi?... Allons, c'est fini, n'm'en voulez
« plus... J'suis fâché qu'çà vous ait fait re-
« venir à pied... mais j'allons vous faire

« deux bonnes petites places là... sus des « sacs... en bas... sus le devant de ma voi- « ture, et vous arriverez à Paris comme « dans vot'lit, »

Ce n'était pas le moment d'avoir de la rancune; le farinier me tend la main, serre la mienne, puis nous fait monter sur le devant de sa voiture. Nous y sommes assis et adossés sur des sacs de farine; nous serons nécessairement tout blancs en descendant, mais c'est ce dont nous ne nous inquiétons guère... En ce moment, nous nous trouvons si heureux d'être en voiture, que nous ferions en plein jour notre entrée dans Paris, étendus sur les sacs de farine.

Mais nous n'arrivâmes qu'à la nuit, et nous ne descendîmes de la voiture du farinier qu'à la porte Saint-Martin.

MOEURS PARISIENNES.

APPARTEMENTS A LOUER.

Mœurs parisiennes.

I.

Quand vous n'avez rien à faire, que vous vous promenez sans but déterminé, que vous voudriez vous distraire, et que vous n'avez pas le courage de rien entreprendre pour cela, je vais vous indiquer un amu-

sement bien facile à se procurer à Paris : il n'a rien que d'innocent; il n'est point coûteux et ne fatigue que vos jambes. Allez voir des logements : vous ne ferez point trente pas dans une rue ou sur les boulevarts, sans apercevoir des écriteaux ; il y en a dont la rédaction est fort drôle ; je ne parle pas de l'ortographe ; sur les enseignes on ne s'arrête pas à cette bagatelle, peu importe aux peintres de lettres l'opinion que les étrangers doivent prendre de notre ignorance ; ces messieurs qui s'intitulent artistes, savent mouler des lettres en ronde ou en bâtarde sur la porte d'une boutique, mais ne sont pas aussi savants sur la grammaire. Bienheureux quand ils ne font pas comme ce barbouil-

leur, qui se faisait payer à tant la lettre, et écrivait épicier avec deux *p*, deux *s* et un *t* à la fin, le tout pour grossir son mémoire.

Revenons aux logements : vous me direz peut-être : je n'ai pas envie de déménager; eh qu'importe ! ni moi non plus, je ne veux pas changer de domicile; mais cela n'empêche pas d'aller regarder les logements; on voit tant de choses en croyant ne voir qu'un appartement !..... des tableaux d'intérieur, des scènes de famille, des dames en négligé, quelquefois mieux encore; puis, le monsieur qui a de l'humeur d'être dérangé lorsqu'il travaille; la dame qui en a bien plus, qu'elle a cru

que c'était son mari qui rentrait ; la cuisinière qui murmure de quitter son fourneau ; la vieille rentière qui craint que les chercheurs de logement ne soient des filous, qui les suit sans les perdre de vue une minute dans toutes les chambres, et, quand ils sont partis, va encore s'assurer si sa montre est sur sa cheminée ; et les pauvres honteux qui dînent avec un plat et se servent de couverts d'étain. Oh ! ceux-là on est bien fâché de les avoir trouvés à table, on a soin de ne pas regarder leurs couverts, qu'ils cachent presque sous leur serviette, et on passe sans avoir l'air d'apercevoir le plat de pommes de terre, qu'ils se dépêchent de manger, en criant bien haut : « Le poulet n'est pas encore

» cuit.... on apportera le poulet tout à » l'heure. »

Voyez que de choses vous promettent un écriteau, et je ne vous en ai pas cité la centième partie. Dernièrement je disais tout cela à un jeune homme qui trouvait Paris triste; je lui répétai : « C'est que » vous ne savez pas vous amuser. » Et comme je voulais lui prouver que pour se procurer de la distraction, il n'est pas toujours nécessaire de dépenser de l'argent; je me mis à regarder au-dessus des portes de maisons: nous étions alors dans la rue Montmartre, à peu près vers le milieu, où elle n'a point encore la saleté

du voisinage de la Halle, mais où elle n'a plus cette belle largeur qu'elle présente du côté des boulevarts.

J'avais déjà lu sur un écriteau :

« *Bel appartement de garçon avec cave, orné de glaces.* »

Et sur un autre :

Grand appartement avec écurie et remise fraîchement décoré.

Je m'arrêtai devant une maison d'assez belle apparence, vieille et noire comme presque toutes celles de la rue Montmartre, mais dont l'entrée était propre et la cour presque claire, ce qui est fort rare dans les quartiers populeux de Paris.

II.

II.

Nous pénétrons sous la porte cochère, et à notre gauche nous apercevons la loge du portier. Je frappe à un carreau, on ne me répond pas, mais on me fait signe de tourner le bouton d'une vitre. J'ouvre et

je passe ma tête: Je suis bien tenté de la retirer aussitôt, une odeur de choux, d'ail et de cuir venait de me prendre au nez et à la gorge. Il y avait la-dedans deux enfants qui se roulaient à terre, une femme qui en allaitait un troisième, tout en écumant sa marmite, et un petit homme qui mettait un talon à une botte, en chantant : « *Rendez-moi ma patrie, ou laissez-moi mourir !* »

Je me décidai cependant à humer les vapeurs qui partaient de la loge, et tout en me demandant en moi-même comment il y avait des êtres assez bien constitués pour vivre dans cette atmosphère, je dis : « Qu'avez-vous à louer dans cette maison ? »

» — Ah ? monsieur, nous avons plu-
» sieurs *locals*..... des grands, et des
» moyens.... çà dépend de ce que mon-
» sieur veut y mettre.... ma femme prends
» garde au petit..... il va rouler dans la
» marmite,

» Est-ce qu'on ne peut pas voir ces loge-
» ments ?

» — Pardon, monsieur, on peut les
» voir tout de même, je vas vous conduire,
» parce que le *proprilliétaire* exige que
» nous conduisions nous-mêmes les per-
» sonnes... c'est une faiblesse de sa part
» pour que nous fissions valoir les agré-

» ments du local... prends garde au pe-
» tit... le vlà qui joue avec mon tire-pied à
» c't'heure...

Le portier quitte sa botte, tâche de trouver un passage à travers ses marmots, et sort enfin de sa loge. Il me prend alors une envie de rire que j'ai de la peine à dissimuler. Le portier assis, semblait être un homme de taille moyenne ; mais debout, il n'était pas si grand qu'un balai. Toute sa personne était dans son torse ; ses jambes et ses cuisses ne se trouvaient plus, cela ne l'empêchait pas de sourire de l'air de quelqu'un qui est content de sa personne.

« Monsieur est de votre société ? me dit-il en regardant mon ami. »

» — Sans doute...

« — Ah bon..... alors il monte avec « vous ?

« — Mais naturellement.

« — Ah ! bon..... ma femme, prends » garde au petit !... est-ce un logement » de ménage que vous voulez ?

« — Peut-être... j'en veux un grand » et mon ami un petit.

« — Ah! bon..... avez-vous des en- » fants?..... c'est que le *proprilliétaire* » n'aime pas les enfants, il a la faiblesse » de dire que çà fait des dégats dans les » maisons.

» — Il me semble pourtant que vous » en avez plusieurs, vous ?

« — Oui, c'est vrai, mais aussi ils ne » sortent jamais de ma loge; oh! consi- » gnés! jamais hors de la loge!..... c'est « habitué à çà ! »

Ces enfants-là sentiront les choux

comme les lapins de cabaret, me dis-je en suivant le portier, qui se décide à monter l'escalier après avoir encore crié à sa femme, « Prends garde au petit. »

Nous arrivons au premier. « Est-ce ici le logement? dis-je à notre conducteur?

« — Oh! non... tenez.. voyez la pla-
« que sur la porte... c'est un avoué qui
« demeure ici... là c'est l'étude,... des
« commis qui travaillent comme des
« chevaux! à ce que dit ma femme....
« mais dame!... le maitre est là qui sur-
« veille toujours ses jeunes gens... oh! il

« faut qu'ils travaillent ferme... c'est un
« homme qui veut gagner de l'argent... il
« s'est butté à çà. C'est tout jeune... çà
« vient de se marier et d'acheter l'étude
« avec la dot de sa femme... une petite
« qui n'est pas trop belle et pas trop bon-
« ne ! je l'entends souvent, d'en bas, crier
« après sa cuisinière... Ah ! bon, que je
« dis, v'là qu'on se met en train au pre-
« mier, le temps est à l'orage... histoire de
« rire ! du reste, monsieur l'avoué, son
« mari, n'a pas l'air plus gai qu'il ne faut.
« Il y en a qui disent qu'il n'a pas assez de
« quoi payer sa charge !... Quand il était le
« premier clerc, de l'étude, il chantait tou-
« jours !... on dit même qu'il faisait des
« brins de vaudeville pour le grand opéra !
« à c't'heure il ne chante plus ; mais c'est

« égal il a un beau fauteuil en cuir rouge et
« une robe de chambre en perse, à ce que
« dit ma femme. »

III.

III.

Le portier s'était arrêté sur le carré du premier pour nous conter tout cela; je crois qu'il en aurait dit plus long, si la porte de l'étude ne s'était point ouverte. Un jeune homme sort avec une liasse de

papiers sous le bras et notre conducteur lui crie en souriant d'un air prétentieux :

« Monsieur Félix je vous tiens par le « talon... je n'ai plus que cinq ou six clous « à vous enfoncer dedans...

« — Ah ! c'est très bien, monsieur Bluet, « et rappelez-vous que vous me les avez « promises pour demain matin.

« — Oui, Monsieur Félix, vous aurez « vos bottes pour faire vos courses...

Et le portier se penche vers moi en ajoutant :

« C'est un des chevaux de l'étude !...
« oh ! dieu ! trotte-t-il toute la journée...
« en use-t-il des semelles !... aussi je suis
« presque toujours sur ses talons ! »

Nous sommes arrivés sur le pallier du second étage, M. Bleuet (car je sais maintenant le nom du portier), s'arrête devant une porte, et se dispose à sonner, lorsque par réflexion, il se tourne vers moi, en me disant :

« — A propos ! avez-vous des chiens !

« — Non.

« — Ah ! bon ! c'est encore une faiblesse du *proprilliétaire* de prétendre que les « chiens occasionnent des choses désagréables dans les escaliers.

« — Il me paraît que votre propriétaire « a beaucoup de faiblesses.

« — Ne m'en parlez pas ! çà s'est enrichi en vendant du bois à brûler, et

« c'est plus susceptible qu'un homme de « pure noblesse ! mais vous me direz ! nous « sommes tous mortels !.... Je vas son- « ner...

« — Un moment ! quel est le logement « que vous allez me faire voir.

« — C'est le beau... le grand... six « pièces et une cuisine... çà tourne ; deux « entrées sur le carré. Douze cents francs « et le sou *par* livre, plus l'éclairage de « l'escalier qui se paie à part.

« — Cet appartement est habité ?

« — Oui par des gens comme il faut....
« Un mari, son épouse, une cuisinière
« et une petite bonne pour agrafer les ro-
« bes de madame. Le mari *jousse* à la
« Bourse, d'après ce que j'ai entendu rap-
« porter. »

Nous arrivons au troisième. Le portier nous montre une porte en disant :

« A cet étage les *locals* sont subdivisés.
« Là, demeure un employé à la ville et son
« épouse... des gens entre deux âges. Le
« mari s'en va tous les matins à neuf heu-
« res, et rentre à quatre heures et demi,

« c'est *recta !* Depuis trois ans qu'il loge
« dans la maison, j'ai remarqué qu'il n'a
« pas varié de cinq minutes dans ses ren-
« trées et ses sorties : c'est là un homme ré-
« glé !... Le soir, il va au café jusqu'à
« neuf heures. Le dimanche, seulement,
« il se permet de ne rentrer qu'à dix
« heures. La femme est tout le portrait
« de son mari : elle va chaque jour faire
« son marché à onze heures et revient à
« midi; ensuite, vous ne la feriez pas sor-
« tir pour voir le *beufe* gras ! Oh ! c'est ce
« qui peut s'appeler des gens bien esti-
« mables !

« — Est-ce là tout ce que vous avez à
« nous montrer ?

« — Dame... à moins que vous ne

« vouliez d'une petite chambre de garçon
« dans les mansardes ?

« — Voyons, pendant que nous som-
» mes en train : cela conviendra peut-être
« à un de mes amis, qui m'a prié d'en
« voir pour lui.

IV.

IV.

Nous montons au quatrième où se termine la maison. Il y a trois portes, et notre guide nous les fait toutes passer en revue.

« — Là, c'est un garçon tailleur, mon-
« sieur Flutemann, un bon garçon, un
» Allemand ; mais il a la faiblesse de vou-
« loir jouer de la flûte, et, dès qu'il est
« rentré, il prend son instrument. Heu-
« reusement, il ne rentre que tard et il
« s'en va de bonne heure; sans quoi, on
« n'aurait dans l'oreille que : *Soyez sen-*
« *sibles à nos peines!* Il joue toujours *la*
« *même* air.

« Ici, c'est un artiste, un peintre...

« — Dans quel genre?

« — Mais, dame... je crois, dans tous
« genres : il fait des portraits avec de

« l'huile ; des enseignes, des paravents,
« tout ce qu'on veut... C'est un homme
« rempli de talents : il m'a fait le portrait
« de mon petit dernier, suspendu au sein
« de sa mère : c'est parlant! çà donne
» envie de pleurer!... Mais voilà où c'est
« à louer...

« — Qui loge là?

« — Hum! pas grand'chose! un Au-
« vergnat, un commissionnaire avec son
« fils... Je ne dis rien à l'égard de leur
« moralité, çà peut être honnête; mais çà
« vous a la faiblesse de ne pas payer son

« terme..... En voilà deux d'échus!.. Et « comme dit le propriliétaire : nous sommes « tous mortels! Je vas frapper, parce « qu'il n'y a pas de sonnette.

Le portier frappe : un petit garçon de sept à huit ans vient nous ouvrir. Il nous regarde d'un air craintif, et va ensuite se placer près d'une méchante couchette sur laquelle est couché un homme jeune encore, mais qui paraît accablé par le chagrin et la maladie.

La chambre est à peine meublée. Une table, une vieille commode, un pot à beurre, quelques chaises, voilà, avec la

couchette, à peu près tout le mobilier. Mais tout cela est propre, bien rangé; on trouve où placer ses pieds : ce qui était difficile chez les dames d'au-dessous.

« — C'est pour la chambre, Jérome, » dit le portier d'un air de protection.

« — Faites voir, monsieur Bleuet. « Pardon, messieurs, si je ne puis me le- « ver...

« — Oh! nous serions très fâchés de « vous déranger en rien, dis-je à l'Auver- « gnat, dont le regard me remercie de ma

politesse qui semble le surprendre. M. Bleuet continue, en se jetant sur une chaise.

« — Nous sommes donc toujours ma-
« lade, Jérome?

« — Oui, monsieur... ce sont les forces
« qui ne veulent pas revenir.

« — Diable... çà ne fait pas vos affai-
« res.... quand on ne travaille pas, on ne
« gagne rien, et on ne paie pas ce qu'on
« doit.

Je me sentais une démangeaison de donner des claqu es à M. Bleuet : je me retins.

« — Est-ce que ce petit ne pourrait pas « vous aider, à faire quelque chose? reprend le portier.

« — Oh! je le voudrais bien, s'écrie le « petit garçon; j'ai déjà offert à papa d'al- « ler ramoner des cheminées : il ne veut « pas.

« — Mon pauvre petit, tu es trop faible

« pour ce travail... tu es délicat, la suie te
« ferait mal....

« — Oh ! non, papa... je pourrais t'ai-
« der ; cela me ferait du bien au contraire
« Je t'en prie, laisse-moi ramoner des
« cheminées! le soir je serais si content
« de te rapporter ce que j'aurais ga-
« gné !

Jérome serrait son fils contre son cœur, de grosses larmes mouillèrent ses yeux, et il tâchait de les cacher : mon ami et moi, nous avions la poitrine serrée. Cet impertinent portier continue de dire :

« — Bath! bath!.. la suie!.. un enfant « d'Auvergnat!.. ça vit très bien dans la « suie!

« — Sortons! » dis-je, et je pousse le portier devant, mais, tout en saluant le malade, je fais signe au petit garçon de me suivre : il vient sur le carré. M. Bleuet descendait : nous le laissons descendre; mon ami et moi, nous nous étions devinés.

» — Combien as-tu sur toi?

« — Trente-deux francs.

« — Moi, vingt-quatre; mettons cela « ensemble. Tiens, petit, porte cet argent « à ton père, et reste près de lui pour le « soigner.

L'enfant prend l'argent, nous regarde d'un air étonné, ne trouve pas une parole pour peindre sa joie, et, avant qu'il soit revenu à lui, nous sommes au bas de l'escalier, où M. Bleuet nous tend la main, dans laquelle nous ne mettons rien, ce qui lui aura fait dire : c'est pas grand'chose que ces gens-là.

« — Eh bien! dis-je à mon ami, tu

« vois qu'on ne perd pas toujours son « temps en allant chercher des loge- « ments. »

TABLE DES MATIÈRES.

Table des Matières.

pages.

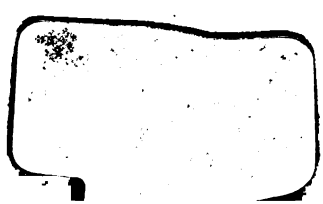
Tyler le Couvreur. 5

Paris de ma fenêtre. 27

Une Soirée chez un Médecin. 81

La voiture du Farinier. 147

Mœurs Parisiennes. 257

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT,
Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

67682697